N° 121. 19 Juin 1909.

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Ce numéro contient :

LA TOSCA

par

Victorien SARDOU

The play « la Tosca » is entered according to act of Congress, in the year 1909, by the late Victorien Sardou's heirs, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 36 francs ; Étranger, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

La Tosca, au théâtre Sarah-Bernhardt

C'EST à la Porte-Saint-Martin qu'avait été donnée, il y a vingt-deux ans, la première représentation de *la Tosca* reprise depuis par le Théâtre Sarah-Bernhardt ; mais à cette époque la Porte-Saint-Martin — Mme Sarah Bernhardt y jouant — était plutôt bel et bien, en dépit de son étiquette, un véritable « Théâtre Sarah-Bernhardt ». Et le titre de cet article se trouve ainsi doublement et pleinement justifié.

Si Victorien Sardou était encore parmi nous, lui-même présenterait sa pièce à nos lecteurs, qui y gagneraient ; pour eux en effet, avec sa pétulance étincelante et ce don de communiquer une vie si extraordinairement intense aux mots qu'il employait et à ses gestes, à ses regards et jusqu'à ses silences, il m'aurait conté l'histoire de la Tosca, c'est-à-dire l'histoire de ces cinq actes, de leur composition, de leur mise en scène, de leur représentation et de l'accueil qui leur fut fait ; et je n'aurais eu qu'à transcrire aussi fidèlement que possible sa conversation pour avoir une chronique à la fois des mieux documentées et des plus amusantes. Justement le causeur prestigieux qu'était cet illustre écrivain aurait eu beaucoup à dire, car la première représentation de cette œuvre eut lieu dans des circonstances assez particulières et fut précédée et suivie d'incidents qui méritent d'être rappelés.

Vers le milieu de novembre 1887, la mise au point de *la Tosca* se poursuivait et s'achevait, sous la direction de l'auteur, dans la pénombre des répétitions. Le vibrant écho de certaines scènes, dans la solitude sonore du grand vaisseau, faisait présager un effet énorme pour le soir prochain de la représentation aux pleins eux, devant la salle bondée, lorsqu'un coup de foudre éclata qui, soudainement, captiva, absorba toute la vivace attention du pays. Déjà l'opinion était quelque peu distraite, quelque peu occupée par l'enquête sur les responsabilités encourues pour l'incendie récent de l'Opéra-Comique et par les arrêts du général Boulanger à Clermont-Ferrand. Tout cela n'était rien auprès de ce qui se produisit alors : à l'audience d'un procès dans lequel était impliqué le général Caffarel, la complice principale de cet accusé de marque, la fameuse Limouzin, mit en cause le député Wilson, gendre du président de la République. Les inculpations de cette femme étaient d'ailleurs d'une véracité trop évidente et trop prouvée. Le scandale causa tour à tour de la stupeur et de l'indignation ; il prit les proportions d'un scandale d'Etat. Le pays en eut, pendant quelques jours, la fièvre. La faute du gendre éclaboussa le beau-père et celui-ci, qui avait, en somme, les qualités d'un homme honnête et brave, dut bientôt renoncer au fauteuil présidentiel et abandonner l'Elysée.

Au milieu de ces événements qui se succédaient comme les péripéties tous les jours renouvelées d'une immense tragédie nationale dont les héros lamentables vivaient, luttaient, souffraient « pour de bon », il pouvait sembler prétentieusement fou de croire que le public s'intéresserait à l'intrigue et au développement scénique d'une œuvre toute d'imagination. Si, pourtant, l'auteur avait à ce sujet ressenti quelque légitime appréhension, c'est le directeur du théâtre, ce sont ses interprètes qui eussent dissipé sa crainte tant ils avaient confiance dans le merveilleux agencement dramatique des cinq actes de *la Tosca*... Et c'est effectivement ainsi que cette pièce fut représentée, pour la première fois, en pleine effervescence publique, dans un Paris agité, troublé, soulevé, — ce qui ne l'empêcha pas de produire dès le premier soir, et durant longtemps, sur les foules, un des plus grands effets d'émotion violente et de pathétisme tragique qu'ont ait connus au théâtre.

***

La répétition générale fut même le prétexte d'un incident qui appartient à l'histoire anecdotique du théâtre contemporain.

Auteurs et directeurs voyaient alors avec peine leurs salles de plus en plus envahies à cette dernière soirée de travail qu'était autrefois la répétition générale — c'est exactement ce qui se produit maintenant pour l'avant-dernière répétition, la répétition qualifiée encore de « privée » ou « des couturières » ou des « photographes » — et beaucoup regrettaient la vieille coutume : la répétition à public restreint, devant les soixante, quatre-vingts personnes, au plus, ayant qualité pour être là. Mais qui aurait le courage de réagir, au moins de résister et, s'il le fallait, par un coup de force ? Les auteurs dramatiques de l'époque, y compris les plus fameux — Alexandre Dumas fils en tête — formulaient le même souhait, mais aucun ne voulait se risquer personnellement à le réaliser. Victorien Sardou, avec son intrépidité coutumière, prit sur lui de refouler l'envahissement des curieux inutiles : il donna sa répétition générale à huis clos.

Or, en guise de protestation, le lendemain matin, c'est-à-dire au matin de « la première », le *Gil Blas* publiait en quatre grandes colonnes le scénario complet de *la Tosca*.

La réponse à cette indiscrétion ne se fit pas attendre : Sardou intenta un procès au *Gil Blas*, et le gagna.

Mais cette courageuse manifestation du grand auteur dramatique fut platonique : ses confrères, en effet, n'imitèrent pas son geste, les salles de répétition générale continuèrent à être de plus en plus envahies, et, très exactement vingt ans plus tard, en décembre 1907, c'est encore Victorien Sardou, toujours jeune, qui devait — en intentant un procès au *Matin*, pour publication du compte rendu de *l'Affaire des Poisons*, au lendemain de la répétition générale — esquisser un nouveau geste de défense contre le mouvement qui tend maintenant à substituer la répétition générale à la première et la dernière répétition privée à la répétition générale.

***

Le succès fut néanmoins, comme nous l'avons dit, exceptionnellement vif et persistant ; on se l'expliquera à la lecture des pages qui suivent. Jamais, sans doute, dramaturge ne poussa plus loin et plus profondément le talent d'intéresser, de divertir, d'émouvoir, d'angoisser, de torturer ses spectateurs. C'était là, proprement, le génie de Sardou. Aussi, les critiques, quoique habitués de longue date aux manifestations de ce don dramatique, s'écrièrent-ils avec un certain ensemble que l'auteur semblait, cette fois, avoir reculé les limites de l'art théâtral et même les avoir dépassées. Ce drame, à les entendre, était par trop dramatique ; et il était encore, il était surtout — car enfin le public l'applaudissait à outrance — il était trop merveilleusement adroit. Rien n'est plus curieux à relire à ce propos que les éloges que Francisque Sarcey décochait dans ce sens, comme autant de blâmes, à Victorien Sardou.

Sarcey constatait, dans sa chronique du *Temps*, que la pièce avait réussi, et il prévoyait qu'elle réussirait plus encore dans les pays d'outre-mer où Mme Sarah Bernhardt l'emporterait ; et de là il en tirait ce jugement que *la Tosca* était surtout et avant tout un bel article d'exportation :

« ... Une telle pièce devait se plier et satisfaire à de nombreuses exigences, et les données du problème, tel que les circonstances l'avaient posé, étaient si complexes qu'il n'y a guère que M. Sardou qui fût capable d'en donner une solution élégante.

» C'était une pièce que Mme Sarah

(Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.)

LA TOSCA

PIÈCE EN CINQ ACTES

par

VICTORIEN SARDOU

Représentée pour la première fois, le 24 novembre 1887, au théâtre de la Porte-Saint-Martin et reprise au Théâtre Sarah-Bernhardt le 8 mai 1909.

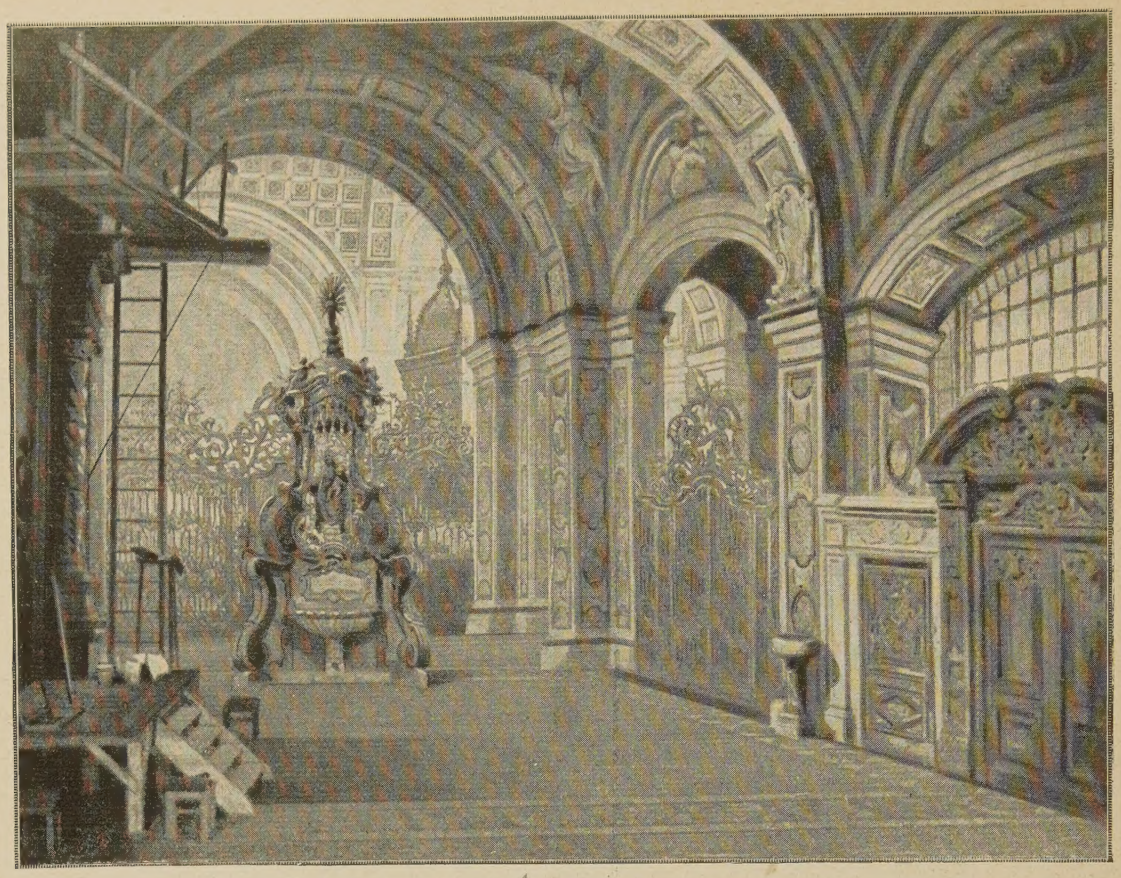
A SARAH BERNHARDT
VICTORIEN SARDOU

VICTORIEN SARDOU
Photographie prise en 1908 dans le parc de Marly.

PERSONNAGES

		1887	1909
Floria-Tosca	Mmes	SARAH BERNHARDT.	SARAH BERNHARDT.
Marie-Caroline, reine de Naples		BAUCHÉ.	JANE MÉA.
Luciana, femme de chambre de la Tosca		DURAND.	DUC.
Gennarino, serviteur de Cavaradossi		SEYLOR.	SEYLOR.
Princesse Orlonia		MARIE AUGÉ.	BOULANGER.
Un Monsignor		FORTIN.	THOMAS.
Biron Scarpia, régent de police	MM.	P. BERTON.	MAXUDIAN.
Mario Cavaradossi		DUMÉNY.	DENEUBOURG.
Cesare Angelotti		ROSNY.	CH. KRAUSS.
Le Marquis Attavanti		FRANCÈS	CHAMEROY.
Eusèbe, sacristain		LACROIX.	CAUROY.
Vicomte de Trévilhac		VIOLET.	GUIDÉ.
Capréola		JOLIET.	COUTIER.
Trivulce		DESCHAMPS.	LUITZ.
Spoletta, capitaine de carabiniers		BOUYER.	ANGELO.
Schiarrone, agent de police		PIRON.	WEILL.
Ceccho, domestique		GASPARD.	CATRIENS.
Paisiello		MALLET.	BUSSIÈRES.
Diego Naselli, prince d'Aragon		DELISLE.	
Un huissier		DUMONT.	MAUVRAY.
Colometti		JÉGU.	COQUELET.
Un sergent		BESSON.	CINTRACT.
Procureur fiscal		CARTEREAU.	BÉRANGER.

L'action à Rome, le 17 juin 1800.



L'église Saint-Andréa des Jésuites, à Rome.

LA TOSCA

ACTE PREMIER

L'église Saint-Andréa des Jésuites à Rome. Architecture du Bernin : pleins cintres sur gros piliers carrés de marbre blanc plaqué rouge. La vue est prise du transept de droite. Au fond, le chœur entouré d'une grille très ornée, et la fuite de l'abside vers la droite noyée dans l'ombre. Au premier plan, à droite, porte latérale. Au deuxième plan, faisant angle avec un des gros piliers, la chapelle des Angelotti. Grille sur la scène, grille du côté de l'abside surmontée des armes des Angelotti : Trois anges d'argent, deux et un, sur un fond d'azur. *Tout le côté gauche est occupé par un échafaudage de peintre, appuyé sur un autel, et par un grand cadre entourant une toile ébauchée représentant la* Résurrection de Lazare. *Sur l'échafaudage, tout l'attirail d'un peintre, escabeaux, tabourets, brosses, palettes, étoffes, etc. On accède à cet échafaudage par un petit escalier de bois blanc. Au pied de l'escalier, un panier avec un flacon de vin, deux gobelets d'argent, du pain, un poulet froid, une serviette et des figues. Au milieu de la scène, au fond, un pilier avec une Madone en relief, peinte, sous un petit dais très doré. Au pied, une vasque pouvant porter des fleurs, et un trépied avec des cierges. En avant de l'échafaudage, deux tabourets.*

Scène première

GENNARINO, EUSEBE, sacristain.

Gennarino dort étendu tout de son long sur l'échafaudage. Eusèbe, venu du fond, s'approche de lui et fait tinter à son oreille un gros trousseau de clefs.

EUSÈBE. — Eh! Gennarino!...

GENNARINO, s'éveillant en sursaut. — Hein. Plaît-il?

EUSÈBE. — Tu dors?...

GENNARINO, se frottant les yeux. — Oui... Je dors un peu.

EUSÈBE. — Paresseux! Je vais en faire autant, du reste. C'est l'heure de la sieste. Il est temps de fermer les portes... Où est ton patron?

GENNARINO, prenant la palette et la nettoyant. — Il est allé jusqu'au quartier des Juifs, acheter une étoffe pour sa peinture.

EUSÈBE. — Voilà bien de mon Français, qui court les rues de Rome, au mois de juin, par la grande chaleur du jour, et qui m'oblige à l'attendre!

GENNARINO, debout. — Le seigneur Mario Cavaradossi n'est pas français, père Eusèbe, il est romain, comme vous et moi, et de vieille famille patricienne, s'il vous plaît.

EUSÈBE. — Bon, je sais ce que je dis... S'il est romain par son père, que j'ai bien connu dans ma jeunesse, il est plus français encore par sa mère, une parisienne! En voilà bien la preuve : si ton maître était un véritable Italien, travaillerait-il à l'heure où tout Romain qui se respecte est occupé à faire un somme?

GENNARINO, préparant la palette. — Son Excellence prétend qu'il n'est pas d'heure plus favorable au travail que celle-ci, où, les portes étant closes, il n'est plus distrait par les Anglais visiteurs, et leurs ciceroni bavards, par le bourdonnement des prières, le chant des cantiques et les sons des orgues; et que, dans cette solitude et cette fraîcheur silencieuse de l'église, il se sent plus libre, plus inspiré, plus en verve!...

EUSÈBE, grommelant et tout en rangeant au fond les cierges devant la Madone. — Oui, pour recevoir les visites de certaine dame.

GENNARINO. — Vous dites?

EUSÈBE. — Rien!... Après tout, c'est un généreux seigneur. Il ne quitte jamais la place sans me glisser dans la main trois ou quatre Pauli, en témoignage de son estime. Je regrette seulement, Gennarino, que le cavalier Cavaradossi n'ait pas des sentiments plus religieux.

GENNARINO, confirmant. — Oh! ça!...

Il pose la palette, après l'avoir préparée avec des couleurs fraîches, sur l'estrade et nettoie les pinceaux.

EUSÈBE. — Car enfin, je ne l'ai jamais vu assister aux offices, ni marier sa voix à la nôtre à l'heure des Vêpres... et, depuis qu'il travaille à cette chapelle, il ne s'est pas confessé une seule fois; pas même au saint jour de Pâques.

GENNARINO. — C'est pourtant vrai, père Eusèbe.

EUSÈBE. — Un Jacobin, Gennarino, un pur Jacobin. Il a de qui tenir d'ailleurs. Le papa Cavaradossi passait déjà pour philosophe. Il avait longtemps vécu à Paris, dans la fréquentation de l'abominable Voltaire, et autres malfaiteurs de la même bande... Prends garde, Gennarino, que le contact de l'impie ne te mène droit en enfer.

GENNARINO, agenouillé, bâillant. — Pensez-vous, père Eusèbe, que l'on y dorme, en enfer?

EUSÈBE. — Si l'on y dort?...

GENNARINO. — Oui...

EUSÈBE. — Au fait... y dort-on? J'avoue, garçon, que ta question me prend au dépourvu. Il faut que j'interroge sur ce point le père Caraffa, lumière de notre Eglise. Toutefois, je pencherais plutôt pour l'insomnie, qui est un supplice bien fait pour les damnés.

GENNARINO, de même. — Oh oui!

EUSÈBE. — Tu devrais au moins corriger un peu ce que la conduite de ton maître a de répréhensible, en lui suggérant l'idée d'offrir pour le sacrifice de la messe quelques flacons de ce Marsala que je vois dans ta corbeille (Il prend la corbeille.)

GENNARINO, sans se retourner. — Ce n'est pas du Marsala... c'est du Gragnano.

EUSÈBE, tirant le flacon et l'examinant. — Tu m'étonnes, mon enfant... A la couleur, je parierais pour du Marsala. (Il débouche et flaire.)

GENNARINO. — Vous perdriez, père Eusèbe.

EUSÈBE, versant le vin dans un gobelet. — Parbleu, j'en aurai le cœur net (Il l'avale d'un trait.)

GENNARINO, sautant à terre. — Hé là donc!

EUSÈBE, faisant claquer sa langue. — Tu as raison, mon fils,... c'est du Gragnano, et du meilleur.

GENNARINO, lui arrachant le flacon et le gobelet. — Et puis le patron dira que c'est moi!

Il rince le gobelet avec l'eau de la cruche.

EUSÈBE. — Bon!... Il est trop amoureux pour y prendre garde. (Il regarde l'heure à sa montre.) D'ailleurs, il me doit bien ce dédommagement pour le temps qu'il me fait perdre à ne pas dormir.

GENNARINO, remettant le flacon et le gobelet dans la corbeille. — Il se sera arrêté à voir les préparatifs de la fête au palais Farnèse.

EUSÈBE. — Cette fête-là n'est pas pour le charmer, puisqu'elle célèbre une nouvelle victoire de nos armes sur les troupes françaises.

GENNARINO. — Quelle victoire?

EUSÈBE. — Bon Dieu! Se peut-il que tu n'aies pas entendu parler de la reddition de Gênes?

GENNARINO. — Vaguement.

EUSÈBE. — C'est-à-dire que le chevalier te laisse volontairement dans l'ignorance de nos triomphes. Sache donc, enfant, que les Français sont battus sur tous les points, et que le général Masséna, enfermé dans Gênes, a dû capituler et céder la ville aux troupes de Sa Majesté Impériale.

GENNARINO. — Ah!

EUSÈBE, s'assied sur un escabeau et sort de sa poche un journal et ses besicles. — Voici d'ailleurs ce que dit la gazette!... Ecoute ceci, mon garçon. (Gennarino s'assied sur l'estrade les jambes pendantes. Eusèbe lit.) *Nous recevons de nouveaux détails sur la reddition de Gênes... Le général Masséna est sorti de la ville avec huit mille hommes seulement, plus ou moins éclopés et hors d'état de tenir la campagne. Le général Soult, prisonnier, est grièvement blessé. Les trois quarts des généraux, colonels, officiers français de tout grade, sont captifs comme lui, ou blessés, ou morts. C'est un affreux désastre pour ces bandes indisciplinées qui s'intitulent effrontément l'armée française...* Et ceci à la suite. (Il lit.) *Sa Majesté Napolitaine la Reine Marie-Caroline, auguste fille de l'Impératrice Marie-Thérèse, sœur de l'infortunée Marie-Antoinette, digne et glorieuse épouse de Sa Majesté Napolitaine Ferdinand IV, notre victorieux protecteur, est venue tout exprès de Livourne où elle était de passage, allant à Vienne, pour donner, ce soir 17 juin, une grande fête au palais Farnèse, en l'honneur de cette victoire... Il y aura concert suivi de bal, avec illumination à giorno sur la place Farnèse, et musique...*

GENNARINO, ravi. — Et musique?

EUSÈBE, continuant. — *...et musique à tous les carrefours avoisinant le palais. On ne pourra regretter, à cette solennité vraiment patriotique, que l'absence de Sa Majesté Ferdinand retenu à Naples par l'obligation d'y effacer les derniers vestiges de l'infâme République Parthénopéenne. Ajoutons qu'aux dernières nouvelles, M. de Mélas concentrait toutes ses troupes à Alexandrie. Avant peu, nous pourrons fêter une dernière et décisive victoire...* Avec M. de Mélas, Gennarino, cela n'est pas douteux... (Il remet le journal dans sa poche.) Il y a bien ce petit général Bonaparte qui serait, dit-on, à Milan; mais prendrais-tu ce général Bonaparte au sérieux, Gennarino?

GENNARINO. — Moi, je ne sais pas : mais le patron, oh oui!

EUSÈBE. — Voilà encore de mon Jacobin! Passe encore pour l'ancien Bonaparte, le vrai... Mais celui-là qui est faux...

GENNARINO. — Faux?

EUSÈBE. — Parfaitement. Je tiens de source certaine, que le général Bonaparte est mort en Egypte, noyé dans la mer Rouge comme Pharaon, et que celui-ci n'est autre que son frère Joseph que l'on donne pour le défunt, afin d'inspirer confiance aux soldats français, si découragés qu'ils refusent de se battre!

GENNARINO. — Ainsi voyez!

EUSÈBE. — Oui, mon garçon, voilà où ils en sont à Paris. Et ce n'est pas tout. Sais-tu ce qu'il a imaginé, ce farceur-là?...

GENNARINO. — Joseph?

EUSÈBE. — Joseph!... Il fait courir le bruit qu'il a franchi les Alpes avec tous ses canons!... Les Alpes!... Non... C'est à mourir de rire...

GENNARINO. — Voici le patron.

Scène II

LES MÊMES, MARIO CAVARADOSSI

MARIO, entrant par la droite portant une étoffe. — Je vous demande pardon, père Eusèbe, je suis un peu en retard.

Il remet son chapeau et son manteau à Gennarino, puis monte sur l'échafaudage et, pendant ce qui suit, drape son étoffe sur un mannequin.

EUSÈBE, repliant son journal. — J'en profitais, Excellence, pour mettre Gennarino au courant des opérations militaires.

MARIO. — Oh alors!

EUSÈBE. — Tout est fermé... Je puis sortir, Excellence?

MARIO. — Oui, oui... et toi aussi, Gennarino. Je n'ai pas besoin de toi avant la réouverture des portes.

GENNARINO. — Merci, Excellence.

EUSÈBE. — Votre Excellence aura la bonté de tirer les verrous. (Poussant Gennarino.) Allons, passe devant, paresseux.

Ils sortent par la droite. Eusèbe tire la porte.

Scène III

MARIO, ANGELOTTI

Mario resté seul, après avoir disposé son étoffe, descend de l'échafaudage pour voir l'effet de loin. Puis, tout en sifflotant, il remonte sur l'échafaudage et corrige les plis de la draperie; après quoi il ôte sa veste, pose son tabouret, et s'apprête à travailler... Dès qu'il est remonté sur son estrade, Angelotti paraît derrière la grille de la chapelle à droite, qu'il ouvre sans bruit et sort sans être vu par Mario qui lui tourne le dos; puis il descend vers la porte, et prête l'oreille. A ce moment, Mario, agenouillé pour choisir des couleurs dans sa boîte, l'aperçoit.

MARIO, surpris, sans changer d'attitude. — Tiens!... Quelqu'un?...

ANGELOTTI, se retournant. — Plus bas, je vous prie... Sommes-nous seuls?

MARIO. — Oui. Ah çà, qui diable êtes-vous, avec ces allures de malfaiteur?

ANGELOTTI. — Un malfaiteur, en effet, pour certaines gens, mais pour vous, non, si j'en crois ce que disaient cet homme et cet enfant.

MARIO, descendant de l'estrade. — Tout cela ne m'apprend pas qui vous êtes...

ANGELOTTI, résolument. — Eh bien, soit!... Advienne que pourra! Je suis un prisonnier évadé du château Saint-Ange!

MARIO. — Vous?

ANGELOTTI, vivement. — Et mon nom ne vous est peut-être pas inconnu. J'étais à Naples un des plus ardents défenseurs de la République Parthénopéenne, et, quand elle a succombé, je me suis réfugié à Rome, où l'on m'a fait consul de la République Romaine, égorgée comme l'autre. Vous avez pu lire sur toutes les listes de proscription ce nom qui est le mien : Cesare...

MARIO, vivement. — Angelotti?...

ANGELOTTI. — Oui!

MARIO, courant à la porte et tirant les verrous. — Que ne le disiez-vous plus tôt?

ANGELOTTI. — Dieu soit loué!... je ne me suis pas trompé sur votre compte...

MARIO. — Ah! certes non! Mais comment êtes-vous caché dans cette église?...

ANGELOTTI. — Comment et pourquoi, je vous le dirai; mais, par grâce, quelques gouttes de ce vin... Je n'ai rien pris depuis hier, et je n'en puis plus de fatigue et de besoin. (Il s'assied sur l'escabeau.)

MARIO, allant vivement au panier, et lui versant à boire dans un gobelet. — Ah! Certes!... Tenez!... Buvez!... Buvez vite!

ANGELOTTI. — Merci. (Il boit une gorgée et serre de sa main gauche la main droite de Mario. Celui-ci va pour se dégager, il le retient.) Ne retirez pas votre main... Quand on n'a plus commerce depuis longtemps qu'avec des geôliers, des bourreaux et autres animaux malfaisants, vous ne sauriez croire quel plaisir c'est de serrer enfin dans sa main la main d'un homme. (Il vide le gobelet.) Ce vin me ranime.

MARIO, retournant à son panier. — J'ai mieux à vous offrir, heureusement. (Il rapporte le panier qu'il vide en parlant.) Et comment avez-vous pu vous évader?

ANGELOTTI, prêt à manger. — Je n'y suis pour rien... (S'interrompant pour regarder autour de lui.) Mais êtes-vous bien sûr?...

MARIO. — L'église est vide et close de toute part... Le sacristain lui-même ne peut rentrer par cette porte que si j'en tire les verrous. Nous avons devant nous deux bonnes heures de sécurité pour le moins.

ANGELOTTI, mangeant. — Je n'ai pas, vous disais-je, le mérite de mon évasion, qui est l'œuvre de ma sœur, la marquise Attavanti... La connaissez-vous?

MARIO. — De vue seulement.

ANGELOTTI. — C'est elle qui a tout fait. Hier, à la tombée du jour, un porte-clefs gagné par elle, le nommé Trebelli, m'a apporté ces vêtements dans mon cachot dont il m'a ouvert la porte après avoir détaché mes fers. On travaille en ce moment, au château Saint-Ange, à réparer les dégâts de l'occupation française. J'ai pu me mêler à la sortie des ouvriers, et gagner au large. Mais, à cette heure-là, les portes de la ville sont fermées, de l'*Angelus* du soir à l'*Angelus* du matin. Me réfugier chez ma sœur? Impossible! — Le marquis Attavanti, mon beau-frère, est un fanatique du trône et de l'autel, qui serait homme à me livrer lui-même au bourreau, non par méchanceté — l'imbécile n'est pas méchant — mais par courtisanerie, par peur et conscience de son devoir! Où trouver asile pour la nuit?... Ma sœur avait prévu le cas. Les Angelotti, fondateurs de cette église, y ont leur chapelle dont seuls ils gardent la clef; elle y a déposé hier des vêtements de femme, le voile, la mante, jusqu'à l'éventail, pour cacher mon visage au besoin, et des rasoirs, des ciseaux,... tout ce qui peut servir à me rendre méconnaissable. La clef m'a été remise par Trebelli, j'ai pu me glisser dans cette chapelle avant la fermeture des portes de l'église, y passer toute la nuit, et, le jour venu, m'y couper les cheveux et la barbe. J'attendais Trebelli ce matin. Lui seul entrant dans mon cachot, mon évasion ne devait être constatée qu'à la visite réglementaire de demain.

Il était donc convenu que Trebelli ferait son service à l'ordinaire, et qu'après s'être entendu avec un voiturier, il viendrait me prendre ici à l'heure de la grand'messe. Je sortais avec lui sous mes habits de femme, nous montions en voiture, et nous allions à Frascati rejoindre ma sœur qui, partie ce matin, y prépare toutes choses pour ma sortie des Etats-Romains. Trebelli n'a pas paru, et je n'ai su que résoudre, balancé entre l'obligation de l'attendre, puisque sans lui je ne sais que devenir, et la crainte de prolonger ici mon séjour. Car enfin, si l'évasion est découverte, si Trebelli est arrêté, s'il parle...

MARIO. — S'il était arrêté, vous le seriez aussi; car de gré ou de force, il aurait tout dit!... Et, si votre fuite était connue, le canon du château Saint-Ange l'aurait appris à toute la ville, en donnant le signal d'en fermer les portes...

ANGELOTTI. — Ce qui me rassure, en effet, c'est de ne l'avoir pas entendu. Mais l'absence de cet homme...

MARIO. — Un retard que le moindre accident peut motiver et qui n'a rien de bien effrayant. Attendons ici patiemment que le jour baisse. Aucun asile n'est plus sûr pour vous que cette église déserte... D'ailleurs vous ne sortirez pas de ce côté, sous votre déguisement, sans attirer l'attention des commères qui tricotent sur le pas de leurs portes, des enfants, des joueurs de boules qui sont là sur la place. Tandis qu'à la réouverture de l'église, vous pourrez sortir franchement par la grande porte, et, dans le va-et-vient des dévotes, personne ne prendra garde à une de plus. Si, à cette heure-là, Trebelli ne s'est pas encore montré, je me charge du reste.

ANGELOTTI. — Ah! quel homme vous êtes!... Ce qui me fâche, c'est l'inquiétude de ma pauvre sœur qui m'attend.

MARIO. — Et qu'on ne saurait prévenir, malheureusement. Mais je m'explique sa présence hier dans cette église.

ANGELOTTI. — Vous l'avez vue?

MARIO. — Assez pour fixer sur cette toile le souvenir de sa merveilleuse beauté.

ANGELOTTI, regardant. — En effet!...

MARIO. — Oh! une simple esquisse.

ANGELOTTI, regardant le tableau. — Oui... c'est bien le ton doré de ses cheveux, et ses grands yeux bleus si doux... Ah! ma chère Giulia! Quel dévouement... Pensez que depuis un an elle me dispute à la mort. Mais la tendresse d'une femme est moins puissante que la haine d'une autre.

MARIO. — Ah! C'est là votre fait?...

ANGELOTTI. — Et par ma faute... Il y a une vingtaine d'années, j'étais à Londres, uniquement soucieux alors de mes plaisirs... Un soir, au Waux-Hall, je fus accosté par une de ces créatures qui rôdent, à la nuit, dans ces jardins publics, en quête d'un souper. Celle-là était prodigieusement belle. Notre liaison dura huit jours; puis je partis, ne gardant de cette aventure que le souvenir qu'elle méritait. Des années se passent : mon père meurt, et le partage de ses biens me fait propriétaire de terres considérables dans les environs de Naples, et, par suite, habitant de cette ville. J'y arrive un jour après une assez longue absence. Le prince Pepoli, chez qui je dîne, me dit: « Venez ça que je vous présente à l'ambassadeur d'Angleterre, sir Hamilton, et à sa délicieuse femme qui révolutionne ici toutes les têtes. » Et dans lady Hamilton, jugez de ma stupeur!... je reconnais ma facile conquête du Waux-Hall...

MARIO. — Eh oui! Emma Lyon, bonne d'enfants à ses débuts, puis servante de taverne, modèle, fille publique, et cætera, et finalement, ambassadrice du Royaûme-Uni d'Angleterre.

ANGELOTTI. — Je dissimule en vain ma surprise. Lady Hamilton n'est pas femme à s'y méprendre. Elle se sent reconnue. A table, on m'a fait l'honneur de m'asseoir à sa droite. Mais un autre convive, La Haine, s'y place entre nous... Et j'ai la folie de la braver... L'Hamilton n'était pas alors, comme aujourd'hui, la vraie souveraine de Naples, par l'empire qu'elle a su prendre sur Marie-Caroline, son amie, sur l'amiral Nelson, son amant, protecteur du royaume!... Mais elle avait assez de crédit déjà, pour exciter la cour à toutes les rigueurs contre les Napolitains suspects, comme moi, de pactiser avec l'idée révolutionnaire. Irrité de la voir hostile, pour nous, jusqu'à la cruauté, je m'oubliai à dire publiquement en quel lieu j'avais connu cette aventurière. Deux jours après, ma maison était envahie, mes papiers saisis, fouillés... Rien! Mais dans ma bibliothèque, deux volumes de Voltaire qu'une main perfide y avait glissés à mon insu, et par quel ordre?... Ai-je besoin de vous le dire? Or, le décret royal était formel. Pour tout possesseur d'un seul ouvrage de Voltaire... trois ans de galère!...

MARIO. — Et vous avez fait?...

ANGELOTTI. — Mes trois ans.

MARIO. — Ah! grand Dieu!

ANGELOTTI. — Après quoi, exilé, ruiné, tous mes biens étant confisqués par la couronne, je quittai Naples, où je ne rentrai qu'à la suite de Championnet. Au retour de l'armée royale, je réussis à gagner Rome, tandis qu'à Naples, les patriotes, mes amis, étaient écartelés, aveuglés, mutilés, brûlés vifs par la canaille napolitaine, qui se régalait de leur chair grillée, et dans la campagne, traqués par les San-Fédistes à la solde d'un Fra Diavolo ou d'un Mammone, ce monstre qui troue la gorge de ses prisonniers, et qui boit leur sang!... Mais, quand la garnison française dut céder Rome aux troupes napolitaines, arrêté au mépris de la capitulation et jeté dans un cachot du château Saint-Ange, j'y suis oublié depuis un an grâce à ma sœur. Le prince d'Aragon, gouverneur de Rome pour le roi, n'est pas un méchant homme, et se prêtait à cet oubli volontaire, dans l'espoir qu'à l'arrivée du nouveau pape, je profiterais de quelque amnistie; mais la cour de Naples a dépêché ici récemment, comme régent de police, un Sicilien qui s'est fait là-bas une réputation de justicier impitoyable...

MARIO. — Le baron Scarpia!...

ANGELOTTI. — ...Et celui-là n'est pas homme à m'oublier!

MARIO. — Ah! le misérable! Sous les dehors de la parfaite politesse et de la fervente dévotion, avec ses sourires et ses signes de croix, quel vil gredin, cafard et pourri, artiste en scélératesse, raffiné dans ses méchancetés, cruel par dilettantisme, sanguinaire jusque dans ses orgies! Quelle femme, fille ou sœur, n'a payé de sa honte les démarches faites auprès de ce satyre immonde?...

ANGELOTTI. — A qui le dites-vous? Ma sœur a dû le fuir épouvantée, et c'est alors qu'elle a conçu le plan de mon évasion. Mais Scarpia nous gagnait de vitesse et, dans trois jours, je devais être expédié à Naples pour y donner à lady Hamilton la joie de voir pendre son ancien amant!... Plaisir qu'elle

n'aura pas, quoi qu'il arrive; j'ai dans cette bague, grâce à ma sœur, de quoi leur épargner les frais de ma potence. (Un heurt sourd à la porte de droite.)

MARIO. — Chut!...

ANGELOTTI. — On a frappé...

Silence. Ils écoutent. Bruit de voix dehors.

MARIO, écoutant à la porte. — Non! C'est la boule de l'un des joueurs qui est venue heurter cette porte. Ils s'éloignent... Ce n'est rien.

Il revient à Angelotti.

ANGELOTTI. — Que je m'en veux de vous associer à mes inquiétudes... Mais, bon Dieu! je vous parle de moi depuis une heure et je ne sais pas encore de quel nom vous nommer.

MARIO. — Mario Cavaradossi.

ANGELOTTI. — Le fils?...

MARIO. — De Nicolas Cavaradossi. Un Romain comme vous.

ANGELOTTI. — Je croyais la famille éteinte.

MARIO. — Pas encore, vous voyez. Mais votre erreur s'explique. Mon père a passé en France la plus grande partie de sa vie. Introduit par l'abbé Galiani dans la société des Encyclopédistes, il était fort lié avec Diderot, d'Alembert... C'est ainsi qu'il épousa Mlle de Castron, ma mère, petite-nièce d'Helvétius. J'ai fait mes études à Paris et, après la mort de mes parents, j'y ai vécu pendant toute la période révolutionnaire, dans l'atelier de David, dont je suis l'élève...

ANGELOTTI. — Et vous pouvez vivre ici?...

MARIO. — Sans l'avoir désiré, ni même prévu... J'avais à Rome des intérêts en souffrance. J'y suis venu au moment où les troupes françaises sortaient par une porte, où l'armée napolitaine entrait par l'autre. Et j'y suis resté pour mettre ordre à mes affaires...

ANGELOTTI. — Depuis un an?

MARIO. — J'aurais mauvaise grâce à ne pas vous dire la vérité... J'y suis resté surtout...

ANGELOTTI, souriant. — Pour une femme?

MARIO. — Eh oui!

ANGELOTTI. — Toujours!

MARIO. — Connaissez-vous la Tosca?

ANGELOTTI. — Floria Tosca?... La cantatrice?

MARIO. — Oui.

ANGELOTTI. — De renommée seulement... C'est elle?

MARIO. — C'est elle!... L'artiste est incomparable: mais la femme... Ah! la femme!... Et cette créature exquise a été ramassée dans les champs, à l'état sauvage, gardant les chèvres. Les Bénédictines de Vérone, qui l'avaient recueillie par charité, ne lui avaient guère appris qu'à lire et prier; mais elle est de celles qui ont vite fait de deviner ce qu'elles ignorent. Son premier maître de musique fut l'organiste du couvent. Elle profita si bien de ses leçons qu'à seize ans elle avait déjà sa petite célébrité. On venait l'entendre aux jours de fête. Cimarosa, amené là par un ami, se mit en tête de la disputer à Dieu, et de lui faire chanter l'opéra. Mais les Bénédictines ne voulaient pas la céder au diable. Ce fut un beau combat. Cimarosa conspirait, le couvent intriguait. Tout Rome prit parti pour ou contre, tant que le défunt pape dut intervenir. Il se fit présenter la jeune fille, l'entendit et, charmé, lui dit en lui tapant sur la joue: « Allez en liberté, ma fille, vous attendrirez tous les cœurs, comme le mien, vous ferez verser de douces larmes... et c'est encore une façon de prier Dieu. » Quatre ans après elle débutait triomphalement dans la Nina et, depuis, à la Scala, à San-Carlo, à la Fenice, partout il n'y a qu'elle. Quant à notre liaison, elle a été improvisée ici à l'Argentina où elle chante en ce moment. Une de ces rencontres où l'on se sent à première vue l'un pour l'autre, l'un à l'autre, où deux êtres se reconnaissent sans s'être jamais vus; — C'est lui! — C'est elle! — Et tout est dit.

ANGELOTTI. — Je ne vous connais, moi, que depuis un quart d'heure; mais je ne lui pardonnerais pas de ne pas vous aimer.

MARIO. — Ah! pour cela!... Elle m'aime bien! Je ne lui sais même qu'un défaut. C'est une jalousie folle qui n'est pas sans troubler un peu notre bonheur. Il y a bien aussi sa dévotion qui est excessive; mais l'amour et la dévotion s'accommodent assez l'un de l'autre...

ANGELOTTI. — C'est la même chose!...

MARIO. — Eh oui! Enfin, je lui ai fait le sacrifice de mes répugnances en prolongeant ici mon séjour qui n'est pas sans péril. Car vous pensez bien que j'y suis assez mal vu. Je n'ai pris aucune part à ce qu'ils appellent votre révolte; et, à cet égard, je ne saurais être inquiété; mais, outre que mon nom sent un peu le roussi, mon père ayant fait scandale en son temps, le fait seul que je suis élève du conventionnel David, ma façon de vivre qui n'a rien d'un San-Fédiste, mes vêtements et jusqu'à l'air de mon visage, tout est pour me signaler à la police. Ici, comme à Naples, vous le savez, celui-là est mal noté qui supprime la perruque poudrée, la culotte, les souliers à boucles, et s'habille et se coiffe à la française. Mes cheveux à la Titus sont d'un libéralisme outré, ma barbe est libre penseuse, mes bottes sont révolutionnaires. J'aurais déjà eu maille à partir avec le hideux Scarpia si je ne m'étais avisé d'une ruse...

ANGELOTTI. — Qui est?...

MARIO. — J'ai sollicité du chapitre de cette église l'autorisation de peindre ce mur-là gratuitement.

ANGELOTTI. — Ils ont accepté?

MARIO. — Bien entendu!... Ce pieux dévouement a conjuré l'orage, et peut-être lui devrai-je ma sécurité jusqu'au départ de Floria pour Venise où elle est engagée la saison prochaine. Là, du moins, nous pourrons nous aimer sans crainte.

ANGELOTTI. — Et plus librement, sans doute...

MARIO. — Oh! ma foi, nous n'en faisons pas mystère. Quand elle n'est pas chez moi, au palais Cavaradossi, c'est moi qui suis chez elle. Ici même, elle vient me retrouver en plein jour, et vous l'auriez déjà entendue frapper à cette porte si elle n'était à quelque répétition pour le concert de ce soir... Cela se trouve bien, du reste...

ANGELOTTI. — Pourquoi?

MARIO. — Sa présence contrarierait nos projets.

ANGELOTTI. — Bon, vous en seriez quitte pour lui dire qui je suis...

MARIO. — Oh! que non pas!... Et que je ne suis pas pour associer les femmes à ces sortes d'aventures.

ANGELOTTI. — Même celle-là qui vous est si dévouée?

MARIO. — Même celle-là! — Son concours nous est inutile, n'est-ce pas?... Biffons l'inutile. Si petit que soit le risque à lui parler, il est moindre encore à ne lui rien dire, et nous supprimons du coup les questions, les inquiétudes, la fièvre, les nerfs, etc... surtout sa mauvaise humeur à me voir protéger un

scélérat tel que vous. Car, pour elle, royaliste, vous n'êtes rien de mieux!... Et puis, supposons la fuite impossible; que votre séjour à Rome se prolonge; un mot maladroit peut tout perdre. Pensez surtout qu'elle est dévote, que le confessionnal est un terrible confident, et que la seule femme vraiment discrète est celle qui ne sait rien... et encore!...

On frappe au dehors.

FLORIA, dehors. — Mario!

MARIO. — C'est elle! (Haut.) Oui! Oui! (A Angelotti.) Cachez-vous!... J'abrégerai sa visite s'il le faut... (Angelotti se réfugie dans la chapelle.)

FLORIA, frappant toujours. — Mais ouvre donc!...

MARIO, saisissant sa palette et ses pinceaux. — Mais attends... Je viens!... Je viens!

Il tire les verrous et ouvre.

Scène IV

MARIO, FLORIA

FLORIA, entrant avec une gerbe de fleurs, une grande canne à la main. — Voilà des cérémonies pour m'ouvrir!...

MARIO, un pinceau dans les dents. — Tu ne me donnes pas le temps de descendre.

FLORIA, regardant partout d'un air soupçonneux. — Tu tires donc les verrous à présent?

MARIO. — Oui, le père Eusèbe aime mieux cela.

FLORIA. — Le petit n'est pas là?...

MARIO, déposant ses pinceaux. — Non, je lui ai donné congé... (Floria remonte subitement vers le fond.) Qu'est-ce que tu regardes?

FLORIA. — A qui donc parlais-tu?...

MARIO. — Moi!... Je ne parlais pas!... Je fredonnais... Tu m'as entendu fredonner...

FLORIA. — Parler!... Tu faisais comme cela, ch... ch... ch... ch...

MARIO. — Quelle folie!... Qui veux-tu qui soit ici à cette heure?...

FLORIA. — Est-ce qu'on sait?... Quelque vieille dévote amoureuse de toi.

MARIO. — Oh!... Déjà!... Une scène par cette chaleur... Attends au moins la fraîcheur du soir... (Il lui prend les mains et les baise tendrement.) Quelle moisson de fleurs!

FLORIA. — Pour la Madone... J'ai tant à me faire pardonner.

MARIO, continuant. — Par exemple?...

FLORIA. — Par exemple ce que tu fais là.

MARIO. — Où est le mal?...

FLORIA. — Oh! si, sous ses yeux... (Baissant la voix.) Laisse-moi au moins la saluer avant...

MARIO, de même, l'imitant. — Oh! c'est trop juste...

Floria remonte vers le pilier où est la Madone, dépose ses fleurs dans la vasque et s'agenouille, le dos tourné à la rampe. Mario en profite pour échanger un signe d'intelligence avec Angelotti qu'on entrevoit un instant derrière la grille.

FLORIA, redescendant et lui rendant ses mains, plus à l'aise, à haute voix. — Voilà qui est fait!

MARIO, baisant les doigts. — Alors, je peux?... Elle permet?...

FLORIA, très convaincue. — Oui... Ah! je suis bien contrariée, va.

MARIO. — Parce que?...

FLORIA. — Nous ne nous verrons plus jusqu'à demain.

MARIO. — Pourquoi?

FLORIA. — Cette fête!...

MARIO. — Au palais Farnèse?...

FLORIA. — Oui... Il y a concert, et tu penses bien que j'y ai la plus grosse part.

MARIO. — Bon, mais après?...

FLORIA. — Il y a bal.

MARIO. — Et il faut que tu danses?

FLORIA. — Non!... Mais que je soupe... La reine m'a fait dire par le duc d'Ascoli qu'elle me verrait avec plaisir à la place qui m'est réservée.

MARIO. — Quelle faveur!

FLORIA. — Oh! oui... Elle est très bonne pour moi. Or, on ne soupera qu'au petit jour, et nous ne nous verrons pas avant midi.

MARIO, légèrement. — En effet!...

FLORIA. — Tu en prends facilement ton parti...

MARIO. — Ah! par exemple...

FLORIA. — Mais oui. C'est drôle... Vous acceptez cela avec une philosophie!

MARIO. — Dis que je me résigne...

FLORIA. — Oh les hommes!... Ah! j'ai bien tort de vous tant aimer,... et surtout de vous le laisser voir.

MARIO, reprenant sa palette. — Oh!

FLORIA, regardant le tableau, avec un cri de surprise. — Qu'est-ce que c'est encore que cette femme-là?

MARIO, cherchant derrière lui. — Cette femme?

FLORIA. — Là, là, sur le mur?

MARIO. — Ah! la blonde?

FLORIA. — Non!... La rousse?

MARIO. — C'est Marie-Madeleine. Comment la trouves-tu?

FLORIA, montant deux marches. — Trop jolie.

MARIO. — Trop?

FLORIA. — Je n'aime pas que vous fassiez les femmes si jolies.

MARIO. — Si tu es jalouse aussi des femmes que je peins!

FLORIA. — C'est que je sais bien ce qui se passe entre elles et vous!

MARIO, riant. — Ah! bon!... Et qu'est-ce qu'il se passe?...

FLORIA. — Vous n'avez pas plutôt fait deux grands yeux à cette créature que vous vous dites: « Ah! les beaux yeux! » Et une petite bouche! « Oh! la jolie bouche!... On y mordrait! » Tant qu'à la fin, c'est elle que vous admirez, elle que vous aimez, et ce n'est plus moi!...

MARIO, riant tout en travaillant. — Ah! bien!

FLORIA. — Et puis, avec quoi fabriquez-vous ces créatures-là? Avec vos souvenirs... ou vos désirs!... Des yeux que vous avez beaucoup regardés... Des lèvres qui vous ont dit: « Je t'aime! » Ou à qui vous voudriez le faire dire!... A qui peuvent-ils bien être ces cheveux-là,... et ces yeux d'un bleu?... Oh! je les connais sûrement... Je les ai certainement vus quelque part!

Tout en parlant elle est montée sur l'échafaudage.

MARIO, de même. — C'est probable.

FLORIA, vivement. — Ah! c'est donc une vraie femme... Elle existe?...

MARIO. — Cherche.

FLORIA. — J'y suis. L'Attavanti!...

MARIO. — Oui... T'y voilà.

FLORIA. — Tu la connais donc?... Tu la vois donc?... Où la vois-tu?... Chez elle?... Ici?... Chez toi?... Ne mens pas.

MARIO. — Mais...

FLORIA. — Mais parlez donc, répondez donc!

MARIO. — Laisse-moi parler!... Je l'ai vue ici, une seule fois, hier, par hasard?

FLORIA. — Oh! par hasard!... par hasard est admirable! (Elle s'assied sur un escabeau.)

MARIO. — Par hasard. Elle est entrée tandis que j'étais à peindre; elle s'est agenouillée là, comme toi. A fait sa prière, comme toi. Et, avec ses grands yeux de pervenche levés au ciel... et ses beaux cheveux blonds!...

FLORIA. — Ses beaux cheveux, c'est bien cela!...

MARIO, continuant tranquillement. — Dorés encore par le soleil couchant, elle était si parfaitement la Madeleine rêvée qu'en trois coups de pinceau je l'ai fixée là, sans qu'elle s'en soit doutée et que je lui aie même adressé la parole.

FLORIA. — Et pourquoi cette femme, je vous prie, et pas moi?... Je ne ferais pas une Madeleine aussi dorée qu'elle?

MARIO, gaiement. — Ah! bien là, franchement, tu n'as pas l'air d'une sainte, surtout en ce moment.

FLORIA. — Et elle donc?... Ah! elle est bonne la marquise, avec son auréole!... Une farceuse qui trompe son mari et se promène partout avec son amant!...

MARIO. — Pardon!... Ce n'est pas un amant; mais un sigisbée, accepté comme tel, par tout le monde, et par le mari lui-même... Donc, il n'est pas trompé.

FLORIA. — Eh bien, je n'ai pas de mari, moi, ni de sigisbée!... J'ai un amant que j'aime uniquement et qui est tout pour moi. C'est plus honnête...

MARIO, tendrement. — Aussi, je t'adore!

FLORIA. — Cette effrontée qui vient là poser tout exprès!

MARIO. — Allons, allons, tu es folle. Laissons la marquise.

FLORIA. — Si elle ne ferait pas mieux de convertir son scélérat de frère.

MARIO. — Oh! scélérat!

FLORIA. — Oh! naturellement, tu le défendras... Un ennemi de Dieu, du Roi et du Pape!... Un démagogue, un athée!

MARIO, jetant un coup d'œil vers Angelotti, par-dessus l'épaule de Floria. — Oh! là! là!

FLORIA, assise sur la dernière marche. — Oui, oh! oui. Oh! tu plaisantes... Mais c'est bien cela qui me désole. C'est que tu aies de si mauvais sentiments, avec un si bon cœur. Un homme qui lit Voltaire!.. Et cet autre encore dont tu m'as donné un livre, une horreur!...

MARIO. — La *Nouvelle Héloïse?*

FLORIA. — Le père Caraffa, mon confesseur, à qui j'en ai parlé, m'a dit: « Mon enfant, brûlez vite ce livre infâme, ou c'est lui qui vous brûlera! »

MARIO. — Et tu l'as brûlé?...

FLORIA. — Non!

MARIO. — Ah! tant mieux. J'y tiens. Un cadeau de Rousseau à mon père.

FLORIA. — Et je l'ai lu!... Et il ne me brûle pas du tout ce livre, mais là, pas du tout!...

MARIO, à demi couché près d'elle sur l'échafaudage. — Parbleu!

FLORIA. — Des bavards, ces gens-là!... Ils parlent tout le temps et ne s'aiment jamais!

MARIO. — Alors, le père Caraffa se mêle aussi de tes lectures?

FLORIA. — Naturellement, quand je lui avoue mes péchés.

MARIO. — Et les miens.

FLORIA. — Ce sont les mêmes... Et, à ce propos, si tu savais ce qu'il m'a dit de toi!...

MARIO. — Oh! je m'en doute bien... Je suis un sans-culotte et un buveur de sang!

FLORIA. — Ah! surtout un impie,... et j'en suis assez malheureuse. Ce n'est pas faute de prier Dieu de toute mon âme pour le salut de la tienne.

MARIO, la serrant contre lui. — Pauvre bon petit cœur.

FLORIA. — D'autant que le Padre me l'a formellement déclaré: notre liaison est abominable.

MARIO. — Oh!

FLORIA. — Abominable!... Je l'entends encore: « Mon enfant, si vous voulez que le ciel l'excuse, faites qu'elle profite à la conversion de votre ami. Ramenez à nous cette brebis égarée et Dieu fermera les yeux sur votre faute. L'amour sacré purifiera l'amour profane. Et d'abord obtenez de lui qu'il sacrifie cet insigne révolutionnaire qu'il étale effrontément par les rues avec des airs de défi!... »

MARIO. — Quel insigne?...

FLORIA. — Tes moustaches.

MARIO. — Oh!...

FLORIA, avec douleur. — Ah! je lui avais bien promis de te les faire couper!

MARIO. — Tu n'en as pas soufflé mot.

FLORIA, de même. — Jamais!

MARIO. — Pourquoi?

FLORIA. — C'est horrible à dire... Elles te vont si bien!

MARIO. — Ah! Alors!...

FLORIA. — Je t'ai aimé tout de suite comme cela. Je ne peux pas me faire à l'idée de t'aimer autrement, avec un menton ras, comme celui du père Caraffa!... Seulement, voilà bien le châtiment... Je n'ose plus me confesser et lui avouer que les moustaches sont toujours là, parce que j'ai plaisir à les fréquenter. Car alors, il me défendrait de t'aimer!... Je lui répondrais... Dieu sait ce que je lui répondrais... Un vrai scandale!... Mais mon compte est bon, va... Je suis en état constant de péché mortel, et si je venais à mourir subitement...

MARIO. — L'enfer!

FLORIA. — Encore si c'était avec toi!...

MARIO. — Bon, qui sait!...

FLORIA, rassurée. — Oui, je crois que ça s'arrangera tout de même...

MARIO. — Mais oui!... va...

FLORIA. — Grâce à la Madone, je suis très bien avec la Madone.

MARIO. — Ah! alors, continuons!

On frappe à la porte.

FLORIA. — Chut!...

MARIO. — Quoi?

FLORIA. — On a frappé.

LUCIANA, dehors. — Madame, madame!

FLORIA, descendant. — C'est ma femme de chambre... C'est toi, Luciana?

LUCIANA. — Oui, madame.

FLORIA, à Mario. — Ouvre.

Mario ouvre.

Scène V

LES MÊMES, LUCIANA

FLORIA. — Qu'est-ce que c'est?... Quoi?

LUCIANA. — Une lettre que l'on vient d'apporter à la maison de la part du maestro.

Elle cherche la lettre sur elle.

FLORIA. — Paisiello? Dieu, que c'est agaçant de ne pas être un moment tranquille. (Mario, pendant ce

temps, fait à Angelotti un signe de patience.) Allons, donne donc? Dépêche-toi!

LUCIANA. — La voici!

FLORIA. — Qu'est-ce qu'il me veut encore, ce vieux fou? (Lisant.) *Divine Tosca. Son Excellence monsieur le duc d'Ascoli me communique une nouvelle qui vous comblera de joie. Sa Majesté vient de recevoir une lettre du général Mélas qui lui annonce que, le 14 courant, il a livré bataille à l'armée française commandée par le général Bonaparte, dans la plaine de Marengo, près d'Alexandrie...*

MARIO, vivement. — Ah! donne, je t'en prie... (Il prend la lettre et lit de façon à être entendu par Angelotti.) *...Le combat commencé à l'aube s'est prolongé avec un grand acharnement jusqu'à trois heures de l'après-midi et s'est terminé par la déroute complète de l'armée française... C'est une victoire éclatante pour nos armes...* (Il repasse la lettre à Floria.) Tiens, achève. (Il va s'asseoir, attristé, à gauche.)

FLORIA, reprenant la lecture. — *...En conséquence, Sa Majesté vient d'ordonner des prières d'actions de grâces dans toutes les églises. Et j'ai pensé qu'il était de notre devoir de nous associer à cette joie patriotique... L'excès même de mon enthousiasme échauffant ma verve, je viens d'improviser une cantate en l'honneur de cette victoire...*

MARIO. — Charlatan! Il veut rentrer en grâce et faire oublier sa Marseillaise parthénopéenne!

FLORIA, continuant. — *...Ai-je besoin d'ajouter, diva, que cette improvisation ne peut avoir quelque mérite que si vous lui prêtez, ce soir, au palais Farnèse, l'appui de votre prestigieux talent?... Les chœurs et l'orchestre sont convoqués. On n'attend plus que vous. Une bonne répétition nous suffira avant l'heure du souper. Venez sans retard, je vous en prie, et vous comblerez de joie le plus ardent, le plus dévoué, le plus...* et cætera! Vieux singe, va... Le diable l'emporte avec sa cantate!

MARIO, vivement. — Ah! tu ne peux pas refuser!

FLORIA. — Eh! non... Pour la reine!... Mais comme c'est gai de te laisser là pour aller répéter sa cantate!... Qu'est-ce que tu vas faire sans moi?

Elle s'apprête à partir.

MARIO. — Je travaillerai jusqu'à la nuit.

FLORIA. — Et après?

MARIO. — J'irai souper et coucher à la villa.

FLORIA. — C'est cela, oui!... Et demain matin?

MARIO. — Demain matin, tu me verras à midi.

FLORIA. — Pourquoi si tard?

MARIO. — Pour te laisser dormir.

FLORIA. — Je n'ai pas besoin de dormir tant que ça! Je veux que tu me réveilles.

MARIO. — C'est convenu. Allons, à demain.

FLORIA, prête à partir, s'arrêtant. — Attends!...

MARIO. — Quoi?

FLORIA, montrant le tableau. — Oh! je t'en prie! Fais-lui des yeux noirs... Cela t'est bien égal, n'est-ce pas? Elle sera tout aussi Madeleine avec des yeux noirs...

MARIO. — Mon Dieu, si tu y tiens?

FLORIA. — Oui, j'y tiens beaucoup. Comme cela tu ne penseras plus à l'Attavanti.

MARIO. — Alors, c'est promis...

FLORIA, l'embrassant. — Tiens! Je t'adore!

MARIO. — Oh! devant la Madone!

FLORIA. — Oh! Elle est si bonne... Elle ne m'en veut pas... A demain, trésor adoré!

MARIO. — A demain, amour.

Floria sort avec Luciana.

Scène VI

MARIO, ANGELOTTI

Angelotti sort de la chapelle dès que la porte est refermée et les verrous tirés.

MARIO. — Ah! mon ami, quelle nouvelle!... Cette bataille?

ANGELOTTI. — Hélas! oui... Ceci nous achève!...

MARIO. — Enfin, pensons à vous... On va rouvrir l'église avant l'heure pour les prières ordonnées... Toute la ville doit être en émoi... Si nous en profitions pour sortir de la ville avant la fermeture des portes?...

ANGELOTTI. — Sans attendre Trebelli,... soit!

MARIO. — Alors... (Coup de canon lointain.)

ANGELOTTI, saisi. — Ah!

MARIO. — Le signal!... On sait votre évasion!...

ANGELOTTI. — Attendez!... C'est peut-être une salve pour cette victoire. (Ils prêtent l'oreille.)

MARIO. — Non!... Vous voyez... Plus rien... Un seul coup. C'est bien votre fuite que l'on signale!... Il n'y a plus à rester ici... Coûte que coûte, partons... Vite à ce déguisement... Dès que vous serez prêt, sortez par l'autre grille, dans l'ombre, faites le tour de l'église par ce côté... Moi, je gagnerai par l'autre la grande porte où je vous attendrai, et nous sortirons audacieusement, c'est le mieux!... Allez, allez... Voici le sacristain, et vite, le danger nous talonne!

Angelotti rentre dans la chapelle dont il ferme la grille et où il disparaît. Mario saute sur son estrade.

Scène VII

MARIO, EUSEBE, puis GENNARINO

EUSÈBE, paraissant par la gauche, au fond, ses clefs à la main, et allant rouvrir les verrous à droite. — Votre Excellence a entendu?

MARIO. — Quoi?

EUSÈBE. — Le coup de canon!

MARIO, indifféremment. — Ah! oui, n'est-ce pas pour fêter cette victoire?

EUSÈBE. — Non! Non! C'est quelque Jacobin qui se sera évadé du château Saint-Ange...

MARIO, de même. — Peut-être...

Des femmes et des enfants entrent dans l'église par la porte de droite, prennent l'eau bénite, se signent, remontent devant la Madone, s'inclinent et se dirigent vers le milieu de l'église, au fond de la scène.

GENNARINO, entrant vivement par la droite, essoufflé. — Sûrement, Excellence!... Angelotti s'est enfui!

EUSÈBE. — Ah! la canaille!

GENNARINO. — On crie sa fuite par les rues et le signalement avec promesse de mille piastres pour qui le livrera; et, pour qui lui donnera asile, la potence.

EUSÈBE. — C'est trop peu!...

GENNARINO. — Un porte-clefs, son complice, a été dénoncé par un voiturier avec qui il faisait prix; c'est ainsi qu'on a tout découvert!

MARIO. — Et ce porte-clefs est arrêté?

GENNARINO. — Oui, Excellence.

MARIO, descendant. — Il a parlé?

GENNARINO. — Oh! sûrement... On l'a mis à la question.

EUSÈBE. — C'est trop peu!...

MARIO, vivement. — Ma voiture est là?

Il désigne la droite.

GENNARINO. — Oui, Excellence, avec Fabio.

MARIO, prenant son chapeau. — Dis à Fabio de faire le tour et d'aller m'attendre sur la place, devant la grande porte... Après quoi tu viendras tout mettre en ordre. Allons, vivement, dépêche-toi!

GENNARINO. — Oui, Excellence!

Il sort par la droite. Les cierges s'allument au fond et l'on commence à voir de tous côtés les fidèles, hommes et femmes.

EUSÈBE, allant allumer les cierges devant la Madone. — Alors, Votre Excellence a déjà entendu parler de cette victoire de Marengo?

MARIO, anxieux, regardant du côté de la grille. — Oui!

EUSÈBE, même jeu, lui tournant le dos et riant. — Joseph est rossé... Ah! Ah! Qui est-ce qui a sur les doigts?... C'est Joseph!...

MARIO, même jeu. — Joseph?...

EUSÈBE. — Oui... oui... le Bonaparte en carton... Ah! Ah! Celui qui franchit les Alpes avec ses canons!... Farceur, va! C'est à se tordre!...

Angelotti paraît vaguement, ouvrant l'autre grille et disparaissant dans l'ombre.

MARIO, à lui-même. — Enfin!...

EUSÈBE. — Vous dites?...

MARIO. — Rien! (L'attirant à lui pour détourner son attention.) Tenez, père Eusèbe, merci et bonsoir!...

Il s'en va vivement par le fond, à gauche.

EUSÈBE. — Il est vexé tout de même, le Jacobin!... Trois Pauli! (Faisant la grimace.) C'est trop peu!

Chants d'Eglise, au fond, très affaiblis, et prières.

Scène VIII

EUSEBE, SCARPIA, SCHIARRONE, COLOMETTI, AGENTS, puis GENNARINO

Ils entrent par la droite, sur les chants très étouffés qui s'interrompent et reprennent par intervalles pendant la scène. Schiarrone entre le premier, s'efface, trempe ses doigts au bénitier et présente l'eau bénite à Scarpia qui pénètre après lui. Scarpia s'arrête et, dévotement, fait le signe de la croix tandis que Schiarrone présente l'eau bénite à Colometti arrêté sur le seuil. Colometti et Schiarrone font le signe de la croix en même temps. Puis Scarpia descend et, tandis que les trois autres agents franchissent le seuil, donne des ordres à mi-voix.

SCARPIA. — Gardez toutes les portes. Visitez l'église et faites votre besogne, sans trop éveiller l'attention. (Quatre agents remontent lentement et disparaissent par les deux côtés du fond. Au sacristain qui descend et le reconnaissant salue jusqu'à terre.) Viens ça, bonhomme. Tu es le sacristain?

EUSÈBE, tremblant. — Oui, Excellence.

SCARPIA. — Un criminel, évadé du château Saint-Ange, a passé la nuit dans cette église; il peut y être encore.

EUSÈBE, tremblant. — Ah! mon Dieu! Ici!

SCARPIA. — Où est la chapelle des Angelotti?

EUSÈBE. — De ce côté, Excellence. La voici.

SCARPIA, à Schiarrone. — Voyez... (Schiarrone et un agent entrent dans la chapelle. Murmures de prières au fond. Schiarrone reparaît.) Eh bien?...

SCHIARRONE. — Personne, Excellence. La chapelle est vide.

SCARPIA. — Trop tard. L'homme s'est enfui au coup de canon. Aucune trace de son passage?

SCHIARRONE, montrant dans les mains de l'autre agent les objets désignés. — Pardon, Excellence. Divers objets de toilette. Un miroir, des ciseaux, des rasoirs... et des cheveux à terre.

SCARPIA. — Est-ce tout?

SCHIARRONE. — Oui, Excellence. (L'autre agent reparaît avec un éventail.) Non... pardon... Un éventail.

SCARPIA. — Donnez. Ceci faisait partie de la toilette. (Il ouvre l'éventail.) Une couronne de marquise. C'est bien cela... l'éventail de l'Attavanti qu'il aura oublié dans sa hâte, ou jugé superflu... Rien autre de tel?... Aucun ajustement de femme?

SCHIARRONE. — Aucun, Excellence.

SCARPIA. — C'est donc bien sous ce déguisement qu'il s'est enfui. Mais où?... Qui peut lui venir en aide?... (A Eusèbe.) Bonhomme, tu n'as rien remarqué de particulier autour de cette chapelle?

EUSÈBE. — Rien, Excellence... — Ni avant, ni après l'ouverture des portes.

SCARPIA. — Ah! tu as fermé l'église?

EUSÈBE. — Comme à l'ordinaire.

SCARPIA. — A clefs, bien entendu?

EUSÈBE. — Sauf cette porte, quelqu'un restant à l'intérieur.

SCARPIA. — Et qui donc?

EUSÈBE. — Le peintre qui travaille à ce tableau.

SCARPIA. — Et ce peintre s'appelle?

EUSÈBE. — Cavaradossi.

SCARPIA. — Allons donc!... Nous brûlons... Ah! le chevalier Cavaradossi!... Un libéral, comme monsieur son père... (En ce moment Gennarino, qui, depuis son retour, a tout rangé sur l'échafaudage, traverse avec le panier pour sortir.) Que porte cet enfant?...

GENNARINO. — Excellence, c'est le panier où je mets tous les jours le goûter de mon maître.

SCARPIA. — Il est vide.

GENNARINO. — Comme Votre Excellence peut voir.

SCARPIA, soulevant du bout de sa canne la serviette dans le panier. — Ton maître fait si grand honneur à tes provisions?

GENNARINO. — Jamais, Excellence... C'est bien la première fois. Le vin, c'est toujours le père Eusèbe qui le boit.

EUSÈBE, protestant. — Si l'on peut!...

SCARPIA. — Silence. (Il fait signe à Gennarino de s'éloigner.) Cela suffit et me paraît fort clair!... (A Eusèbe.) Le chevalier était ici à ton retour?

EUSÈBE. — Oui, Excellence, il part à l'instant!

SCARPIA. — Tu l'as vu seul?

EUSÈBE. — Comme toujours, quand il travaille, sauf visites de certaine dame.

SCARPIA. — La Tosca?

EUSÈBE. — Et, sans doute, elle est venue tantôt, si j'en crois ces fleurs qui n'étaient pas là à mon départ.

SCARPIA. — Oui, la Tosca est fidèle à l'Eglise et au Roi. Ce n'est pas elle qui trahirait!... Toutefois, nous la surveillerons. (Les agents reparaissent. Prélude des orgues qui ne cesse plus.) Eh bien, Colometti?

L'AGENT. — Rien, Excellence.

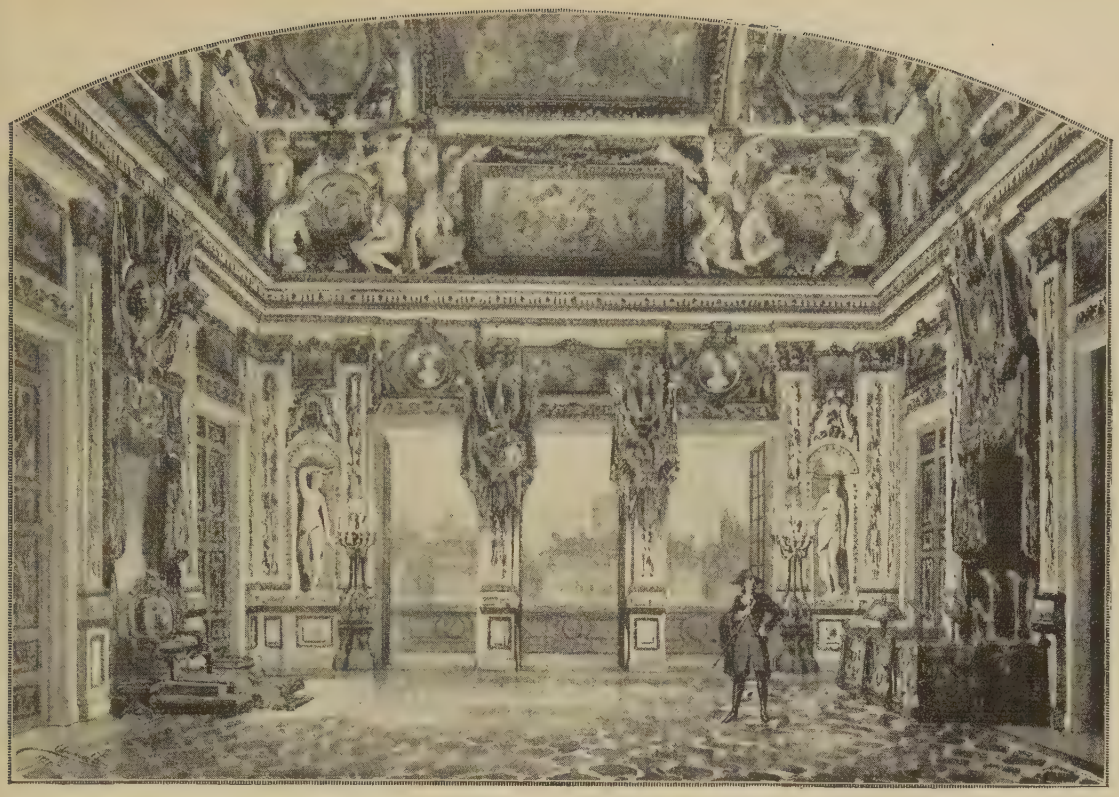
SCARPIA. — Aucune personne suspecte?

L'AGENT. — Aucune.

SCARPIA. — Nous l'avons manqué de quelques minutes!... C'est assez, pour l'instant!... Messieurs, allons rendre grâces au Dieu des Armées qui nous a donné la victoire!... Et prions la sainte Madone... (Il se courbe devant elle.) de bénir nos efforts dans cette autre guerre que nous faisons à l'impiété!...

Il met un genou à terre. Tous font comme lui. Le chant des orgues éclate avec toutes les voix chantant le *Te Deum*.

RIDEAU



La grande salle du palais Farnèse

ACTE II

Une grande salle au palais Farnèse. Au fond : trois fenêtres sur balcon, dominant la place illuminée. A gauche et à droite, au troisième plan : portes latérales. Au deuxième plan, à droite : estrade des musiciens ; à gauche : glace et en avant, estrade et siège pour la reine. Premier plan, à droite et à gauche : portes. A droite : canapé. Toute la scène est occupée par des tables de jeux, avec joueurs des deux sexes qui se déplacent, se remplacent, dans une agitation constante, au milieu du bourdonnement des voix, des rires étouffés, du bruit des jetons. De nouveaux venus entrent, saluent, vont et viennent. Un orchestre exécute un menuet dans un salon voisin. Attavanti et Trivulce sont assis à une des tables.

Scène première

TREVILHAC, CAPREOLA, LE MARQUIS ATTAVANTI, TRIVULCE

CAPRÉOLA, entrant avec des programmes de satin à la main et continuant une conversation commencée dans la coulisse. — Et alors, monsieur?...

TRÉVILHAC. — Et alors, monsieur, mon père, qui ne se faisait pas illusion sur la capacité du feu roi Louis XVI, me dit, un jour: « Cela se gâte, mon ami, allons-nous-en!... »

CAPRÉOLA, après lui avoir fait signe de s'asseoir sur un fauteuil, à gauche. — Et Votre Excellence a émigré?...

TRÉVILHAC, s'assied. Capréola, après lui, s'assied sur une chaise. — Et mon Excellence a émigré... et, depuis dix ans, nous errons de ville en ville, Pétersbourg, Londres ou Vienne; mais tout cela ne fait pas oublier la France, et mon cher Paris me manque bien.

CAPRÉOLA. — On ne doit pas y être gai, ce soir, à Paris?

TRÉVILHAC. — Aussi, ce propre à rien de Bonaparte, qui va se faire battre par votre Mélas.

CAPRÉOLA. — Plaignez-vous... Cette victoire-là vous rendra peut-être votre patrie.

TRÉVILHAC. — Eh oui... mais le moyen de se réjouir comme proscrit, en enrageant comme Français!

CAPRÉOLA. — Enfin, votre exil ne sera plus maintenant de longue durée et nous aviserons à vous faire patienter jusqu'à la paix. Vous arrivez bien, du reste. La présence de Sa Majesté la reine Caroline donne à la ville quelque animation. Et la venue prochaine de Sa Sainteté sera le signal de grandes réjouissances. Enfin Rome a de quoi vous distraire, et, pourvu qu'on ne se mêle ni de politique, ni de religion, la liberté y est complète.

TRÉVILHAC. — Je n'y suis que depuis trois jours, et la vie m'y paraît fort aimable.

CAPRÉOLA. — Une grande bonhomie, monsieur, surtout dans les rapports de la galanterie.

Trévilhac regardant la table de milieu où les joueurs choisissent les cartes sur les genoux des dames, leurs partenaires, et les posent, sur la table où les cartes circulent.

TRÉVILHAC. — Oui-da!... Je vois ici, par exemple, un jeu de cartes on ne peut plus affriolant.

CAPRÉOLA. — Ce groupe?...

TRÉVILHAC. — De jeunes dames si court-vêtues et de petits monsignori si coquets. Comment appelez-vous, monsieur, ce jeu badin où les cavaliers cueillent les cartes sur les genoux des dames?

CAPRÉOLA. — Le minchiate, inventé dit-on par Michel-Ange.

TRÉVILHAC. — Je ne l'aurais jamais cru si folâtre.

CAPRÉOLA, se levant à la vue de la princesse qui descend entourée de dames, saluée par les joueurs qui se lèvent à son

passage et rendent les saluts. — Votre Excellence désire-t-elle que je la présente à la princesse Orlonia, dame de la Reine.

TRÉVILHAC, debout. — Comment donc, je vous en prie.

CAPRÉOLA, à la princesse, après l'avoir saluée. — Monsieur le vicomte de Trévilhac, émigré français.

LA PRINCESSE. — Soyez à Rome le bienvenu, monsieur. Son Excellence a-t-elle été présentée à la reine?

TRÉVILHAC. — Ce matin même, princesse, et Sa Majesté a daigné me convier à cette fête, à laquelle je suis bien forcé de prendre part, comme royaliste, mais sans plaisir patriotique, je vous prie de le croire.

LA PRINCESSE, regardant le programme sur satin blanc que lui a remis Capréola. — Ah! Paisiello nous promet une cantate.

CAPRÉOLA. — Chantée par la Tosca.

Il remet un programme à Trévilhac.

LA PRINCESSE. — Votre Excellence a-t-elle entendu la Tosca?

TRÉVILHAC. — Pas encore, madame. J'arrive à peine.

LA PRINCESSE. — Vous aurez là, monsieur, un vrai régal d'amateur. La Tosca est une artiste incomparable.

Capréola causant avec les dames remonte à la table du milieu.

TRÉVILHAC, désignant le marquis Attavanti qui cause et rit bruyamment debout, à une table de droite, derrière un joueur. — Pardon, princesse, excusez ma curiosité. Quel est, je vous prie, ce personnage, dont le ventre a tant d'importance?

LA PRINCESSE. — Monsieur, c'est le mari de la plus jolie femme de Rome.

TRÉVILHAC. — Il en a bien l'air. Et ce gentilhomme de bonne mine qui lui parle?

LA PRINCESSE. — Le vicomte Trivulce; c'est le cavalier servant de sa femme, autrement dit, son sigisbée.

TRÉVILHAC. — Son amant?

LA PRINCESSE. — Oh! pardon, cela diffère. (A Attavanti qui descend à eux.) N'est-ce pas, marquis?

ATTAVANTI. — Princesse?

LA PRINCESSE. — J'explique à M. de Trévilhac, qui est Français, (Salutations.) qu'entre le sigisbée et l'amant il y a une différence...

ATTAVANTI, avec complaisance à Trévilhac, tandis que la princesse remonte. — Oh! Considérable! L'amant est un larron d'honneur introduit frauduleusement dans le ménage. Le sigisbée est un galant officiel, dûment autorisé à faire sa cour, avec mesure et discrétion.

TRÉVILHAC. — Vous excuserez, monsieur le marquis, un nouveau débarqué, très ignorant de vos mœurs italiennes.

ATTAVANTI, assis dans le fauteuil. — Et c'est ici leur supériorité, monsieur. Nous avons constaté que, dans tout ménage, la femme ne se prive pas volontiers d'un galant qui lui rende des soins assidus.

TRÉVILHAC, assis sur la chaise. — Ma petite expérience m'avait déjà fourni les mêmes conclusions.

ATTAVANTI. — Dès lors, pourquoi lutter contre un fait qui s'impose? Ne vaut-il pas mieux l'accepter, pour le rendre inoffensif, et même en tirer quelque avantage?

TRÉVILHAC. — Eh! oui-da...!

ATTAVANTI. — Laisser à la femme le choix de ce galant, c'est courir le risque qu'elle donne la préférence à quelque bellâtre sans relations et sans influence. Choisissons-le nous-mêmes, riche et bien apparenté; ce n'est plus qu'agrément et profit pour tout le monde.

TRÉVILHAC. — Admirablement raisonné.

ATTAVANTI. — C'est ainsi, monsieur, que l'usage s'est établi parmi nous, quand nous marions une fille de condition, de choisir dans son entourage un cavalier servant qui fasse honneur à la famille par son crédit, plaisir à madame par ses façons d'être... Les parents des nouveaux époux se réunissent à cet effet. On passe en revue les candidats. On pèse les mérites respectifs. La jeune épouse consultée dit son petit mot!... « Le cousin un tel lui sourirait assez! » Examinons le cousin!... Il est discuté, élu! Le mari court à lui, les bras ouverts; toute la famille lui donne l'accolade, et, de ce jour, monsieur, il est aux ordres de madame, qu'il accompagne à l'église, à l'Opéra, aux conversations!... Et nul ne songe à s'en étonner. Ce qui serait vraiment choquant, c'est qu'elle y parût au bras de son mari.

TRÉVILHAC. — Mais c'est charmant, monsieur, tout à fait charmant!

LA PRINCESSE, redescendant, au marquis. — Ne verrons-nous pas, ce soir, la marquise? Je l'ai cherchée vainement.

ATTAVANTI. — Eh! sans doute. Je m'en suis étonné moi-même. Elle n'est pas à Rome, paraît-il!

LA PRINCESSE. — Ah! Bah!

ATTAVANTI. — Oui... Trivulce vient de me l'apprendre. (Appelant Trivulce qui a cédé sa place à la table de jeu.) Trivulce!

TRIVULCE, descendant, entre le marquis et la princesse. — Marquis...

ATTAVANTI. — Dites à madame, je vous prie, ce que vous savez de la marquise.

TRIVULCE. — La marquise, princesse, est à Frascati.

LA PRINCESSE. — Un jour de fête?

TRIVULCE. — Votre Excellence n'ignore pas l'évasion de son frère?

LA PRINCESSE. — Certes.

TRIVULCE. — La marquise a pensé que, dans de telles circonstances, il n'était pas décent à elle de paraître ici ce soir, et m'a chargé d'offrir à la reine des excuses que Sa Majesté a bien voulu agréer.

ATTAVANTI. — Sa Majesté est trop bonne. C'est précisément par sa présence que la marquise devait protester contre l'insolente évasion de monsieur son frère, afin de bien établir qu'elle n'y est pour rien... ni moi non plus; moi surtout.

LA PRINCESSE. — Personne ne le croira, marquis!...

TRIVULCE. — On vous connaît trop.

ATTAVANTI. — Je l'espère... Mais si Trivulce faisait son devoir, il irait de ce pas à Frascati, et ramènerait la marquise cette nuit même, pour qu'elle parût au moins au souper.

TRIVULCE. — Ma foi, marquis, tentez-le vous-même, car, pour moi, je n'y réussirais pas.

ATTAVANTI. — C'est donc, mon cher, que vous n'avez sur ma femme aucun empire, et c'est bien ridicule, vous en conviendrez!...

Il lui tourne le dos, et Trivulce s'éloigne un peu honteux. La princesse s'assied sur ce canapé, entourée de courtisans.

TRÉVILHAC, à mi-voix, à Capréola descendu à gauche. — Comme discussion de ménage, on ne trouvera pas mieux!

UN MONSIGNOR, qui joue à la table du milieu, à Attavanti. — Eh bien, marquis, voici de glorieuses nouvelles.

ATTAVANTI, allant à lui, à l'adresse de tous, qui l'écoutent. — Admirables, monsignor... Du reste, de toutes parts!... Ainsi, je reçois des lettres de Naples... on ne peut plus satisfaisantes. La terre de labour est absolument pacifiée par le colonel Pezza.

TRÉVILHAC. — Pardon... le colonel?...

CAPRÉOLA. — Pezza.

ATTAVANTI, avec complaisance. — Autrement dit : Fra Diavolo.

Les joueurs de milieu se dispersent.

TRÉVILHAC. — Le bandit?

ATTAVANTI. — Ah! Oui!... Jadis, il a eu quelques petites affaires. Mais cela est oublié!... Et, avec ses honnêtes brigands, il a rendu de tels services à la cause royale, que Sa Majesté l'a fait colonel, baron, et lui a donné le cordon de Saint-Georges.

TRÉVILHAC, à lui-même. — Ce n'est pas celui-là que je lui aurais donné.

ATTAVANTI, gagnant la droite.— Très bonnes nouvelles également de Sa Majesté qui a pêché un esturgeon de grosseur fabuleuse.

TOUS, avec satisfaction. — Ah!

ATTAVANTI. — ...De lady Hamilton, plus en beauté que jamais... et de l'amiral Nelson, en ce moment à Malte, que les Anglais occupent provisoirement.

TRÉVILHAC. — Si vous attendez qu'ils vous le rendent!...

ATTAVANTI, assis à la table de milieu, abandonnée par les joueurs. — En somme, la guerre est finie!... Joubert tué, Macdonald disparu, Masséna terrassé, Bonaparte en miettes, Moreau dans une position épouvantable!... (Il indique un champ de bataille sur la table, entourée par les joueurs.) M. de Mélas va le prendre en flanc, M. de Kray va le prendre en tête, M. de Reuss va le prendre en queue... Avant quinze jours, nous aurons culbuté les Français dans le Rhin.

TRÉVILHAC, agacé, entre ses dents. — Culbuté, culbuté!... On ne culbute pas les Français comme cela!

Mouvement de surprise.

ATTAVANTI. — Plaît-il?

TRÉVILHAC, à haute voix. — Ne dirait-on pas que monsieur n'a qu'à sortir son ventre pour que les Français détalent comme des lapins.

ATTAVANTI. — Permettez!

TRÉVILHAC. — Mais non, monsieur, précisément... Je ne permets pas!

Il lui tourne le dos et remonte par la gauche.

ATTAVANTI, ahuri, debout. — Moi qui croyais lui faire plaisir!

TOUS. — Oui!

ATTAVANTI. — Ces Français sont tous fous!

Scène II

LES MÊMES, SCARPIA, puis SCHIARRONE

LA PRINCESSE. — Voici M. le Régent.

L'orchestre, dans la coulisse, joue une gavotte. Scarpia entre par la gauche, premier plan, s'avance, est salué, et saluant.

LA PRINCESSE, debout, à Scarpia, qui vient lui baiser la main. — Rien encore d'Angelotti?...

SCARPIA. — Rien!

ATTAVANTI. — Tant pis!

TRIVULCE, à la princesse. — Princesse, êtes-vous des nôtres, pour le pharaon?

LA PRINCESSE. — Volontiers!

Ils remontent à la table de jeu au milieu d'autres joueurs, et Scarpia reste seul à l'avant-scène. Les autres personnages se groupent au fond causant assis et debout avec les dames. D'autres vont sur le balcon.

SCHIARRONE, entré depuis quelque temps et mis très élégamment, bas, à l'oreille du baron en le saluant. — Monsieur le baron...

SCARPIA, à mi-voix. — Ah! C'est toi, Schiarrone! (Il s'assied à gauche dans le fauteuil. Schiarrone de même, sur la chaise.) Eh bien?...

SCHIARRONE, bas. — Eh bien, monsieur le baron, buisson creux.

SCARPIA. — Ah!...

SCHIARRONE. — Nos hommes ont cerné le palais Cavaradossi... Le chevalier n'a pas donné signe de vie. Impatienté, j'ai donné l'ordre à Tibaldi d'escalader le mur du jardin et de pénétrer dans la maison dont les portes et les fenêtres sont ouvertes. Il a tout visité, de la cave au grenier: néant.

SCARPIA. — Il est en compagnie de l'autre... c'est évident. Mais où? La valetaille ne lui connaît pas d'autre logis?

SCHIARRONE. — Aucun. Le chevalier s'absente, souvent, des journées, des nuits entières, mais sans jamais dire où il va. C'est un rusé qui se sait suspect et se méfie.

SCARPIA. — Oui, comme le renard, il a plusieurs gîtes... Et la Tosca?

SCHIARRONE. — Rien non plus de ce côté. La Tosca est rentrée chez elle, après sa répétition, a soupé seule, s'est mise à sa toilette et vient d'arriver au palais. Dans tout cela, pas ombre de Cavaradossi.

SCARPIA. — Et l'Attavanti?

SCHIARRONE. — La surveillance de sa maison n'a rien donné non plus. La marquise est à Frascati.

SCARPIA. — Je le sais, mais j'espérais que, l'affaire étant manquée de ce côté, un avis secret la ramènerait à Rome, qu'elle ferait acte de présence ce soir au palais, pour détourner les soupçons, et que, par l'intimidation, la menace, et, au pis aller, son arrestation...

SCHIARRONE, surpris. — La marquise?

SCARPIA. — Et pourquoi pas? Sa complicité est assez prouvée par l'éventail.

SCHIARRONE. — M. le marquis est si bien en cour...

SCARPIA. — ...Qu'il n'aurait garde de se compromettre en intervenant pour sa femme : mais ce sont là paroles inutiles, puisque la marquise est absente.

SCHIARRONE. — M. le baron croit vraiment la Tosca étrangère à tout ceci?

SCARPIA. — Que sais-je?... Cet homme est bien fin pour mettre une femme dans sa confidence, celle-là surtout qui est des nôtres... Nous allons bien voir, du reste, car la voici... (Il se lève.) Nos hommes sont en bas?

SCHIARRONE, debout. — Oui, Excellence.

SCARPIA. — Qu'ils y restent!... Et toujours à ma portée.

La musique cesse. Schiarrone sort par la gauche.

Scène III

LES MÊMES, FLORIA

Elle entre en grande toilette par la seconde porte à droite, entourée de galants et donnant sa main à baiser à Capréola, Trivulce, Attavanti et à tous les petits monsignori qui se disputent cet honneur.

ATTAVANTI. — Voici la charmante, l'exquise, la divine!

CAPRÉOLA. — On ne sait jamais, diva, quel plaisir est le plus grand : de vous voir ou de vous entendre.

FLORIA, gaiement, descendant. — Ainsi, jugez, quand on a les deux à la fois... (Sans y prendre garde, donnant tantôt la main droite à baiser, tantôt la gauche, elle tend l'une machinalement à Trévilhac qui s'en empare et la baise si longuement, qu'elle s'étonne et se retourne et le regarde, surprise de ne pas le connaître.) Pardon, un inconnu, il y a maldonne.

TRÉVILHAC. — Alors, signora, coup nul... Recommençons!...

Il réitère.

FLORIA, riant. — Français, n'est-ce pas? Cela se voit!

TRÉVILHAC. — A l'accent?...

FLORIA, de même. — Des baisers, oui.

CAPRÉOLA. — M. le chevalier de Trévilhac, que j'ai l'honneur de vous présenter.

FLORIA, riant. — Il est bien temps. (Tout en descendant, elle arrive à Scarpia qui, silencieusement, lui baise la main.) Bonjour, baron... Eh bien? Votre fugitif?

SCARPIA. — Son sort vous intéresse?

FLORIA. — Eh! oui, le pauvre!

SCARPIA. — Un criminel d'Etat! Vous plaignez ce misérable?

FLORIA. — Ma foi, baron, un homme qui fuit la potence n'est plus un misérable... C'est un malheureux!

SCARPIA. — Et s'il frappait à votre porte, vous l'ouvririez?

FLORIA. — Oh! tout de suite.

SCARPIA, toujours souriant. — Savez-vous que vous y joueriez cette jolie tête?...

FLORIA. — Raison de plus. (Elle se détourne.) Ah! bonsoir, princesse.

Elle continue à parler bas, à rire, avec d'autres personnes empressées autour d'elle. Les domestiques reportent au fond les sièges qui sont à gauche de la grande table pour préparer l'entrée de la reine.

SCARPIA, seul à l'avant-scène, la suivant des yeux. — Est-ce ignorance... ou bravade?

UN HUISSIER DE LA CHAMBRE, au fond à droite, à voix très haute. — Messieurs, la Reine!

Scène IV

LES MÊMES, MARIE-CAROLINE, DIEGO NASELLI, PRINCE D'ARAGON; LE GENERAL FRŒLICH, OFFICIERS ANGLAIS, NAPOLITAINS, AUTRICHIENS; LE DUC D'ASCOLI, PAISIELLO, CARDINAUX, MONSIGNORI, MUSICIENS, CHORISTES, etc.

Tandis que les domestiques enlèvent la table et les sièges devant l'estrade, et les emportent dans la coulisse par le fond, tous les joueurs se lèvent et s'effacent pour faire place à la reine qui entre par la seconde porte de gauche, et descend, suivie à deux pas de distance par le prince d'Aragon et le général Frœlich. La reine descend, saluée par tous, et s'arrête devant Floria qui lui fait une grande révérence, tandis que le prince d'Aragon remet un programme à la reine.

MARIE-CAROLINE. — Bonjour, ma chère. Etes-vous en voix, ce soir?

FLORIA. — Je ferai en sorte que Votre Majesté ne soit pas trop mécontente de son humble servante.

MARIE-CAROLINE. — Est-ce réussi, au moins, cette cantate?

FLORIA. — Je crois que Votre Majesté en sera satisfaite.

MARIE-CAROLINE. — Paisiello a bien des sottises à se faire pardonner.

Paisiello, à droite, à l'écart, reste très humble sous les regards tournés vers lui.

FLORIA. — Je puis assurer à Votre Majesté qu'il est encore plus repentant que coupable.

MARIE-CAROLINE. — Bon, ma chère, ne parlez pas mais chantez pour lui; cela suffira peut-être. (Elle se détourne. Paisiello remonte, enchanté. La reine, à Attavanti.) Bonsoir, marquis!... (Apercevant Scarpia.) Ah! C'est toi, Scarpia?... (Elle descend un peu, et se trouve isolée avec lui, à l'avant-scène; les autres se retirent par discrétion.) Eh bien, quelles nouvelles d'Angelotti?

Le prince d'Aragon et Trivulce, à droite, avec la Tosca.

SCARPIA. — Rien de positif, encore, madame, sinon qu'il n'a pas dû quitter Rome.

MARIE-CAROLINE. — Prends garde que cette aventure ne te soit fatale. Tu as bien des ennemis.

SCARPIA. — Les mêmes que Votre Majesté.

MARIE-CAROLINE. — Et ces gens-là font courir de mauvais bruits sur ton compte.

SCARPIA. — J'arrête journellement ceux qui calomnient la reine.

MARIE-CAROLINE. — On constate qu'Angelotti, enfermé depuis un an, n'a réussi à s'échapper que huit jours après ta venue.

SCARPIA. — On m'accuserait?...

MARIE-CAROLINE. — Sa sœur est riche et belle.

SCARPIA. — Votre Majesté me croit coupable?...

MARIE-CAROLINE. — Ta réponse est facile... Trouve Angelotti.

SCARPIA. — Cette nuit même...

MARIE-CAROLINE. — Tant mieux pour toi, car j'aurais bien du mal à conjurer la mauvaise humeur du roi.

Elle se détourne. De grands cris montent de la place.

LE PRINCE D'ARAGON. — Votre Majesté ne donnera-t-elle pas à ce bon peuple la joie de lui témoigner son adoration?

MARIE-CAROLINE. — Oui, certes, les braves gens!

Un chœur et un orchestre, sur la place, jouent une saltarelle. Les acclamations redoublent. La reine remonte vers la fenêtre du milieu, à droite de la grande table, suivie de son entourage, et s'avance sur le balcon. Les autres personnages en scène se portent vers les deux autres fenêtres. A la vue de la reine, les vivats ne cessent plus, ainsi que les chants. Le balcon est envahi par les assistants.

LA FOULE. — Vive la reine! (Puis.) Angelotti!... Angelotti!... A mort!...

TRÉVILHAC, à Capréola. — Que disent-ils?

MARIE-CAROLINE, sur le seuil de la fenêtre du milieu, se tournant vers Scarpia, seul au milieu de la scène. — Tu entends, Scarpia. Ils demandent la tête d'Angelotti.

SCARPIA, froidement. — Oui, Majesté.

LA FOULE. — Scarpia! A mort, Scarpia!

MARIE-CAROLINE, même jeu. — Et la tienne.

Les assistants rient.

SCARPIA, de même, regardant fièrement le groupe formé à gauche par Capréola, Trivulce, et autres qui ricanent. — Naturellement, la canaille romaine serait la plus hideuse des canailles, s'il n'y avait pas la canaille napolitaine! (Les cris s'apaisent peu à peu, la musique continue. Scarpia redescend seul devant la table. Tous écoutant au fond, debout ou assis, la tête tournée vers la place.) Allons, si Angelotti se dérobe, c'est la disgrâce prochaine, et ces courtisans qui la flairent font déjà gorge chaude à mes dépens. Ce n'est pas cette femme que je redoute, mais l'autre, l'Hamilton, qui veut qu'Angelotti soit pendu et qui ne me pardonnera jamais que sa proie lui échappe. Un mot de cette Anglaise qui mène tout là-bas, et c'est fait de moi. (Il descend au fauteuil où il s'assied.) Voyons, du calme. Que faire? — Arrêter Cavaradossi demain, dès qu'il affectera de se faire voir? — Et après? Angelotti sera déjà loin!... C'est avant l'ouverture des portes qu'il me faut ces deux hommes... Et comment?... J'ai beau chercher... Je ne vois toujours que cette femme qui ne sait rien ou qui ne voudra rien dire. (Il regarde la Tosca en ce moment à la balustrade des musiciens, où elle cause avec Paisiello, un morceau de musique à la main, déchiffrant.) Du moins, contre l'autre, l'Attavanti, j'avais une arme: cet éventail, mais ici... ici? (Il s'arrête frappé d'une idée subite.) Pourquoi pas la même? Voyons donc... Voyons donc... Une femme très amoureuse, très passionnée... Avec un mouchoir, Iago a fait bien du chemin... Ou elle sait et je lui fais tout dire; ou elle ignore... et pardieu, c'est elle qui trouvera, elle trouvera pour nous. Quel policier vaut une femme jalouse? (Se levant.) Allons, allons, j'y suis, cette fois... Et à la bonne heure, je me retrouve!

Pendant ce temps, Floria est venue s'asseoir sur le canapé, son morceau de musique à la main; Scarpia s'approche d'elle. L'orchestre, dans les salons, joue l'andante de la symphonie de Haydn en *ré* majeur.

Scène V

FLORIA, SCARPIA, PERSONNAGES au fond.

SCARPIA, accoudé sur le canapé derrière Floria, prenant sa main sur le bras du canapé et la serrant doucement dans ses deux mains, en souriant. — Savez-vous bien, signora, que je pourrais mettre les menottes à cette jolie main-là et vous envoyer au château Saint-Ange?

FLORIA, tranquillement, occupée de son papier, sans retirer sa main. — M'arrêter?

SCARPIA. — Oui-da?

FLORIA. — Pourquoi?

SCARPIA. — Pour étalage de couleurs séditieuses.

FLORIA. — Ma robe?

SCARPIA. — Ce bracelet!... Rubis, diamants et saphirs: tricolore, tout bonnement.

FLORIA, vivement, retirant son bras. — Ah! C'est vrai... Si la reine le voit...

SCARPIA. — Quelle plaisanterie! Nul que moi n'y prendra garde. Vous êtes trop connue pour votre dévouement à l'Eglise et au Roi... (Il s'assied près d'elle.) malheureusement!

FLORIA. — Comment malheureusement?

SCARPIA, galamment. — Eh oui! J'aurais plaisir à vous avoir pour prisonnière.

FLORIA, gaiement. — Dans un cachot?

SCARPIA, de même. — Et sous triples verrous, pour vous empêcher de fuir.

FLORIA. — Et la torture aussi, peut-être?

SCARPIA. — Jusqu'à ce que vous m'aimiez.

FLORIA, reprenant son papier. — Si vous n'avez que ce moyen-là!

SCARPIA. — Bon, les femmes ne détestent pas un peu de violence.

FLORIA. — C'est qu'en vérité on fait courir d'assez vilains bruits sur ce qui se passe là-bas, avec les femmes.

Elle revient à son papier de musique.

SCARPIA, souriant. — Bah! Que ne dit-on pas? Ce vieux château paye aujourd'hui pour ses fredaines d'autrefois. C'est au souvenir des Borgia qu'il doit cette méchante renommée... Est-elle vraiment bien, cette cantate de Paisiello?

FLORIA, même jeu. — Il aurait aussi bien fait de donner cela à la Romanelli.

SCARPIA. — Et de ne pas vous troubler si mal à propos dans vos dévotions à l'église Saint-Andréa.

FLORIA, tournant les feuillets. — Ah! Vous savez?...

SCARPIA. — Oh! par profession, je sais tout.

FLORIA, de même. — Il n'y a pas grand mérite à cela: je ne me cache guère.

SCARPIA. — C'est vrai. Il est donc bien charmant, ce Français?

FLORIA. — Français?... Il est Romain.

SCARPIA. — Oh! si peu... je veux dire par ses opinions... Comment, bien pensante comme vous l'êtes, pouvez-vous échanger trois mots avec ce voltairien sans lui arracher les yeux?

FLORIA. — C'est que ces trois mots-là sont : je t'aime.

SCARPIA. — A la bonne heure... Mais on n'aime pas tout le temps?...

FLORIA. — Mais si.

SCARPIA. — Enfin, vous causez bien un peu, dans l'intervalle. Et, avec ses idées révolutionnaires...

FLORIA. — Bah! L'amour songe bien à cela. Vous savez la réponse de la Venotti au roi qui lui reprochait d'aimer un sans-culotte. « Ah! ma foi, sire, naturellement, l'amour! »

SCARPIA. — Oui, mais vous savez la suite. Trois jours après, son républicain la plantait là. Moralité: ne pas croire à celui qui, lui-même, ne croit à rien. Athée en religion, athée en amour: cela se tient.

FLORIA. — Ah! bien, vous êtes loin de compte. Il est pour moi d'une dévotion!...

SCARPIA. — En êtes-vous bien sûre?

FLORIA, le regardant, vaguement inquiète. — Oui, j'en suis sûre... Pourquoi dites-vous cela?

SCARPIA. — Eh! mon Dieu!

FLORIA, de même. — Vous savez quelque chose. Quoi! Qu'est-ce que vous savez?... Mais, parlez donc, voyons!...

SCARPIA. — Mais non... rien, rien! Diamine! Quelle vivacité! Un doute, rien de plus; scepticisme professionnel. Mais, d'honneur, je ne sais rien. Allons, c'est entendu: le chevalier vous adore, il est fidèle, et je le crois sans peine: cela lui est bien facile.

FLORIA, rassurée à demi. — A la bonne heure.

SCARPIA, tirant l'éventail. — Je suis même tellement convaincu, que je n'hésite plus à vous remettre cet objet.

FLORIA. — Cet éventail?

SCARPIA. — Oui, le hasard m'a conduit tantôt à Saint-Andréa; le chevalier venait de partir.

FLORIA, vivement. — A quelle heure?

SCARPIA. — Vers Complies.

FLORIA, saisie. — Il devait travailler jusqu'à la nuit!...

SCARPIA. — Enfin, il était absent et, comme par curiosité, j'examinais son travail, j'ai vu cet éventail oublié sur son escabeau et, de peur qu'il ne fût dérobé, je l'ai pris pour vous le rendre.

FLORIA. — Sur son escabeau?...

SCARPIA. — Oui!... J'hésitais à vous le restituer; car enfin... Mais vous êtes tellement sûre de lui... Eh! mon Dieu, signora, qu'avez-vous?...

FLORIA, qui a ouvert l'éventail. — Mais cet éventail n'est pas à moi!

SCARPIA. — Est-ce possible!

FLORIA, regardant l'éventail. — Mais non, non, non!...

SCARPIA. — Ah! maladroit!... Qu'ai-je fait!...

FLORIA. — A qui peut-il être?... A qui?... Une couronne de marquise!...

SCARPIA. — En effet!... Comment ce détail m'a-t-il échappé!

FLORIA. — Marquise!... Marquise?... L'Attavanti!

SCARPIA, feignant la surprise. — Hein?

FLORIA, se levant. — C'est l'Attavanti!

SCARPIA. — Pourquoi elle?

FLORIA. — Oh! pourquoi?... C'est elle, oh c'est elle!... Je la devine!... Je la sens, là, sous mes doigts! Elle sera venue après mon départ!... comme hier!

SCARPIA. — Ah! Hier?...

FLORIA. — Ou plutôt non!... elle était là, à mon arrivée... elle s'est cachée... Et ces retards à m'ouvrir, ces chuchotements!... Son embarras à lui... sa hâte de me voir partir! Ah! maudite!... Elle était là qui me voyait, m'écoutait!... Et, quand je suis sortie, elle s'est jetée dans ses bras, riant de moi!...

SCARPIA. — Oh!

FLORIA. — De moi!... Avec lui!... Dans ses bras!... Ah! Ruffiane, je t'arracherai le cœur!

SCARPIA, se levant. — Etes-vous bien sûre?... Et si vous vous trompiez?

FLORIA. — Je me trompe? Vous allez voir si je me trompe!... (Se tournant vers Attavanti.) Marquis!...

ATTAVANTI. — Signora.

FLORIA. — Deux mots, je vous prie.

ATTAVANTI. — Quatre, et que ce soit un ordre, diva, pour me donner la joie de vous obéir.

FLORIA. — Un renseignement seulement... Connaissez-vous cet éventail?

ATTAVANTI, regardant avec son binocle. — Cet éventail? — Pas du tout.

FLORIA. — Il a été perdu dans une église et, comme il porte une couronne de marquise, on a pensé que, peut-être, il appartenait...

ATTAVANTI. — A ma femme?

FLORIA. — Précisément.

ATTAVANTI. — Oh! mais pardon alors,... ce n'est pas à moi qu'il faut demander cela. (Appelant.) Trivulce.

TRIVULCE, descendant.— Marquis.

ATTAVANTI. — Dites-moi, mon cher, reconnaissez-vous cet éventail comme appartenant à ma femme?

TRIVULCE. — Parfaitement.

FLORIA. — Ah!

ATTAVANTI. — Vous voyez... Oh! lui ne peut pas s'y tromper.

SCARPIA. — Vous êtes sûr?

TRIVULCE. — Très sûr. J'ai commandé moi-même la couronne de perles chez Costa.

ATTAVANTI. — Oh! alors...

TRIVULCE. — C'est tout?

ATTAVANTI. — C'est tout, pour vous, cher ami, merci. (Trivulce remonte.) Quant à moi, signora...

FLORIA. — Vous, marquis, vous demanderez à votre femme de ma part, comment son éventail se trouve chez mon amant.

ATTAVANTI. — Impossible... Trivulce qui fait si bonne garde!

FLORIA. — Ce n'est pas avec lui que je m'expliquerai, c'est avec elle.

ATTAVANTI. — La marquise?

FLORIA. — Oui. Où est-elle, votre femme, que je lui casse son éventail sur la figure?

Elle gagne la gauche, en remontant, pour chercher la marquise parmi les dames qui sont au fond.

ATTAVANTI, lui barrant le passage. — Ah!

SCARPIA, de même. — Vous ne ferez pas cela!

FLORIA. — En plein bal!

ATTAVANTI. — Devant la reine?

FLORIA. — Ah! la reine!... Elle a des amants, la reine, elle me comprendra!...

SCARPIA. — Taisez-vous!

ATTAVANTI, tranquille. — Rien à craindre, du reste, la marquise n'est pas là.

Il remonte vers la droite pour s'éloigner.

FLORIA, vivement. — Elle n'est pas là?

ATTAVANTI. — Non, elle est partie pour Frascati.

FLORIA, à gauche, avant-scène. — Ah! Frascati!... Elle a fait croire!... Oh! Je comprends... Elle est avec lui, l'infâme!...

ATTAVANTI et SCARPIA. — Avec lui?

FLORIA. — Oui, oui, ils sont là-bas pour souper ensemble et pour y passer la nuit.

SCARPIA, vivement, allant à elle. — Là-bas?

FLORIA. — Oui.

SCARPIA. — Et où?... là-bas.

FLORIA, passant devant lui. — Ah! je vais vous le dire, n'est-ce pas, pour que vous les préveniez?

SCARPIA. — Mais non!... Je vous jure...

FLORIA. — Allons donc! La police n'a rien à voir là dedans... La police!... C'est moi, la police, et j'y cours.

Elle veut remonter vers le fond à droite.

SCARPIA, remontant vivement pour lui barrer le passage. — Et le concert?

ATTAVANTI, même jeu, près de Scarpia. — La cantate?

FLORIA. — Ah! Je m'en moque pas mal de la cantate!

SCARPIA. — Mais c'est impossible!

ATTAVANTI. — Quel scandale!

FLORIA, redescendant pour gagner la première porte à droite. — C'est encore ça qui m'est égal, le scandale!

ATTAVANTI. — Mais, diva!...

SCARPIA. — La reine!...

FLORIA. — Dites à la reine que je suis malade,... enrouée,... que je ne peux pas chanter... Dites ce que vous voudrez! Bonsoir!...

Elle passe devant le canapé pour gagner la sortie à droite.

SCARPIA, la devançant vivement de ce côté en passant derrière le canapé. — Mais c'est insensé!

ATTAVANTI. — Elle n'en croira rien!

FLORIA. — Alors, dites-lui que mon amant me trompe!... Elle comprendra!...

SCARPIA. — Tosca!... Au nom du ciel!...

FLORIA, prête à sortir par la droite. — Laissez-moi!...

SCARPIA, lui barrant le passage devant la porte. — Alors, pardon! Ce n'est plus l'ami qui parle, mais le régent de police... Je vous arrête.

FLORIA. — Vous?

SCARPIA. — Mon Dieu, oui!...

FLORIA. — Et vous m'empêcherez?... Vous ferez cela?... Vous, complice de la femme de cet imbécile!

ATTAVANTI. — Hein?...

SCARPIA. — Je ferai mon devoir, en vous obligeant à faire le vôtre, qui est de chanter...

FLORIA. — Mais, je ne peux pas! J'ai bien envie,... je suis bien en état de chanter!... Est-ce que je peux chanter?

SCARPIA. — Mal ou bien, peu importe,... mais la cantate, s'il vous plaît, la cantate.

FLORIA. — Ah! Dieu!

SCARPIA. — Et après, sur mon honneur, je vous permets de sortir,... je vous y aide!

FLORIA, vivement. — C'est promis?

SCARPIA. — Je le jure.

FLORIA, prenant son cahier de musique sur le canapé. — Alors, vite... Tout de suite... Commençons...

SCARPIA. — Doucement.

FLORIA. — Ah! Coquine!... Et lui!... Dieu!... me tromper ainsi!... Est-ce possible?... Mon Dieu, est-ce possible!... (Elle tombe assise et pleure.)

SCARPIA, derrière le dossier du canapé. — Allons, diva, courage!... Remettez-vous.

FLORIA, assise, de même, essuyant ses yeux. — Où en sont-ils maintenant?... Dieu le sait!... Ils soupent!...

SCARPIA. — Peut-être.

FLORIA. — Ils ont fini... Vous croyez qu'ils ont fini de souper?

SCARPIA. — C'est probable...

FLORIA. — Et je suis là... moi,... tandis...

SCARPIA, apercevant la reine qui reparaît au fond, sur le balcon. — La reine... Allons, patience,... c'est l'affaire d'un petit quart d'heure.

FLORIA. — Mais c'est long, un quart d'heure! C'est très long!...

Elle se lève à la vue de la reine. Les musiciens s'installent à leurs pupitres.

PAISIELLO, à Floria qui est toujours devant le canapé. — Vous êtes prête?... diva.

FLORIA. — Oui, oui, je suis prête... Dépêchons, dépêchons!

Les musiciens accordent leurs instruments.

PAISIELLO. — *Si* naturel, n'est-ce pas?

FLORIA. — Non, bémol!...

PAISIELLO. — Oh!

FLORIA, violemment. — Bémol!

PAISIELLO, retournant à ses musiciens. — Bémol! Bémol!

Les chants et les fanfares reprennent sur la place. Vivement, les domestiques prennent les sièges reportés au fond, peu à peu, par les assistants eux-mêmes, et les placent en ligne, sur deux rangs, faisant face au public, devant la fenêtre du milieu et celle de droite, pour que les dames y prennent place. Un intervalle est laissé entre le mur du fond et les chaises pour les officiers et les courtisans. La scène est donc vide. Il ne reste plus que le canapé à droite, le trône de la reine, un tabouret devant le trône, contre le mur, destiné au prince d'Aragon, et un autre tabouret, de l'autre côté, pour Frœlich. La reine entre en scène par la fenêtre de gauche, suivie par tous les assistants qui se rangent, les femmes sur deux rangs debout, devant les chaises du fond; les hommes derrière les dames. Des choristes près de la Tosca et de Paisiello se groupent. La reine, après quelques mots échangés avec le prince d'Aragon et Frœlich, monte sur l'estrade près de laquelle se trouvent Attavanti, Trivulce, Trévilhac, Capréola, au premier plan à gauche. On ferme les fenêtres.

FLORIA, à mi-voix. — Allons, finira-t-elle par s'asseoir, cette reine?...

SCARPIA. — Plus bas, de grâce!...

La reine s'assied. Toutes les dames font comme elle. Le prince d'Aragon et Frœlich prennent place sur leurs tabourets. Capréola s'incline devant la reine, qui fait un signe de consentement.

FLORIA, de même. — Enfin!...

CAPRÉOLA, se tournant vers Paisiello. — Monsieur, vous pouvez commencer.

PAISIELLO. — Oui, Excellence!... (A l'orchestre.) Allons, messieurs... (A Floria.) Maestoso...

FLORIA. — Oui.

PAISIELLO. — Largo... Largo...

FLORIA. — Tu m'ennuies!

PAISIELLO. — Oui, charmante. (A Scarpia.) Elle a ses nerfs.

SCARPIA. — Un peu.

PAISIELLO. — A nous, messieurs!

Il frappe sur le pupitre et attaque l'introduction. Floria remonte et, se plaçant en face de la reine, lui fait une grande révérence et s'apprête à chanter. Au même instant, et pendant les premiers accords, un aide de camp entre par la gauche. Capréola va à lui et, après l'avoir entendu, dit un mot au prince d'Aragon qui parle bas à la reine tandis que Capréola remonte devant le trône en attendant les ordres. Sur un signe de la reine, il se dirige vers Paisiello et à haute voix.

CAPRÉOLA. — Doucement, messieurs, suspendez, s'il vous plaît.

PAISIELLO. — Basta!...

La musique s'arrête court. Scarpia va vivement à Capréola et lui parle bas.

FLORIA. — Qu'est-ce encore?

SCARPIA, à Floria. — Un courrier,... une lettre du général Mélas.

Pendant ce temps, l'aide de camp remet la lettre au prince d'Aragon qui se lève et, s'inclinant, la remet à la reine.

FLORIA, à elle-même. — Ah! mon Dieu! Encore un retard!... Elle ne peut pas la lire plus tard, sa lettre?

SCARPIA, la calmant. — D'un général victorieux!...

La reine se lève ainsi que toute l'assistance.

MARIE-CAROLINE. — Ceci, messieurs, vient bien à point pour le couronnement de la fête. C'est une lettre du général Mélas qui m'envoie de nouveaux détails sur son triomphe. (Murmures de satisfaction. Marie-Caroline rompant le cachet.) Je ne veux céder à personne le plaisir de vous faire connaître ce bulletin de victoire. Je vous le lirai moi-même.

Vivats et acclamations sur la place.

ATTAVANTI. — Entendez-vous?

SCARPIA, à mi-voix. — Ils ont vu le courrier, ils applaudissent.

MARIE-CAROLINE, qui, cependant, a déplié la lettre, la lit. — *D'Alexandrie, minuit du 14 au 15 juin. Madame. A la chute du jour, l'ennemi, renforcé d'une nouvelle armée, après un combat livré dans les mêmes plaines de Marengo, pendant une grande partie de la nuit, a battu nos troupes...* (Exclamations de déception, la reine tombe assise et sa voix s'altère et faiblit à mesure qu'elle avance dans sa lecture.) *...victorieuses dans la journée. En ce moment, campés sous les murs d'Alexandrie, nous rallions les malheureux débris de notre armée... et nous délibérons sur...*

Sa voix s'éteint, laissant glisser la lettre, elle s'évanouit. Les femmes s'empressent à ses côtés et la soutiennent.

SCARPIA, s'avançant. — Messieurs, la reine s'évanouit!... Vite... un médecin.

La foule pousse des cris de joie au milieu des chants.

ATTAVANTI. — Imbéciles qui applaudissent!...

TRIVULCE. — ...et crient: « Victoire! »

ATTAVANTI. — Faites-les donc taire!

Trivulce, Capréola, vont au balcon et font de grands gestes de silence à la foule dont les cris redoublent.

CAPRÉOLA. — Ah! oui, ils sont lancés à présent!

Tout le monde se disperse. Les musiciens ramassent leurs instruments.

FLORIA, sortant de ses réflexions, à Trivulce. — Qu'est-ce que c'est?... Quoi?... Qu'est-ce qu'ils ont tous?

TRIVULCE. — Vous n'avez pas écouté?

FLORIA. — Non, je ne sais pas... j'étais ailleurs! Une victoire?

CAPRÉOLA. — Eh! non, Bonaparte nous a battus!...

FLORIA. — Ah! Alors, on ne chante plus?

TRIVULCE. — Parbleu, non!

Les musiciens disparaissent avec les choristes.

FLORIA, jetant au vol son cahier de musique. — Ah! Quelle chance!... Je me sauve!... (A Luciana.) Vite, mon manteau!...

Luciana lui met vivement sa pelisse sur les épaules.

CAPRÉOLA, remontant avec Trivulce. — Comprend-on cet animal qui perd la bataille le matin et qui la gagne le soir!

FLORIA. — Eh bien... je vais faire comme lui!

Elle sort par la droite.

SCARPIA, vivement à Schiarrone. — Tes hommes en voiture... La mienne, vite, et la suivre de loin. (A Attavanti qui cause avec Trivulce tandis que Schiarrone sort.) Allons, marquis, je vous enlève...

ATTAVANTI, surpris. — Pour?...

SCARPIA, lui prenant le bras. — La chasse... Vous comprendrez plus tard... Dépêchons...

Il l'entraîne par la même porte que Floria.

TRÉVILHAC. — Non! Cette fameuse victoire qui est une défaite, c'est trop drôle!

CAPRÉOLA. — Pas pour vous.

TRÉVILHAC. — Ah! ma foi tant pis!... Je suis battu... mais nous sommes vainqueurs!... Vive la France!

La musique et les cris qui n'ont pas cessé redoublent sur la place, malgré les gestes de Trivulce, Capréola et autres qui se précipitent de nouveau sur le balcon pour faire taire la foule.

RIDEAU

ACTE III

Rez-de-chaussée de la villa Cavaradossi. A gauche, premier plan, très en vue, porte d'intérieur à deux battants. Plus loin, dans l'angle formé par la rencontre des deux murs, installation d'atelier provisoire : chevalet, toiles, un fût de colonne antique. La plus grande partie du décor, au fond, est occupée par des arcades à jours, ainsi que toute la droite du théâtre. Ces arcades ont un soubassement, sauf au premier plan, à droite, où il y a une grille et un passage, et, au fond, vers le milieu. Elles laissent voir un portique régnant tout autour du bâtiment et formé par des colonnes qui portent des traverses munies d'une treille. Au delà, on aperçoit le jardin, éclairé par la lune, des cyprès, une fontaine Renaissance, à gauche le retour du bâtiment et la porte du vestibule d'entrée. Une table à droite. Un fauteuil à gauche de cette table, grande table au milieu de la scène. Un fauteuil à dossier élevé à gauche de cette table, une chaise volante à droite. En avant de la table, une banquette. Au milieu des arcades du fond un sarcophage antique appliqué contre le soubassement et qui peut servir de siège.

Scène première

MARIO, ANGELOTTI, CECCHO

Au lever du rideau la scène est vide. Ceccho parait le premier, au fond, à l'entrée, portant un flambeau qu'il va poser sur la colonne. Mario suit Angelotti, et portant sur son bras ses vêtements de femme.

MARIO. — Ici, respirons et réjouissons-nous. Vous êtes en sûreté.

ANGELOTTI. — Grâce à vous!

MARIO. — Et traverser Rome, sous ce déguisement, sans attirer l'attention, même la nuit, ce n'était pas petite affaire!.. Ceccho, gardien du logis, le plus fidèle des serviteurs, est aussi le plus habile des cuisiniers. Il va nous improviser un excellent souper. Après quoi, dispos et lucides, nous examinerons tranquillement la marche à suivre. (A Ceccho, en lui remettant son manteau et son chapeau.) Ton fils est là?

CECCHO. — Oui, Excellence.

MARIO. — Dis-lui de fermer avec soin toutes les portes et d'avoir l'œil au guet.

Ceccho sort.

Scène II

MARIO, ANGELOTTI

MARIO. — Nous sommes ici, mon cher hôte, comme vous l'avez pu voir à la clarté de la lune, entre les Thermes de Caracalla et le mausolée des Scipions. Le séjour est bien un peu mélancolique. Ce n'est, autour de nous, que ruines et tombeaux, tous les débris de la Rome antique; un désert poudreux, avec quelques oasis de cultures maraîchères... Mais cette tristesse même n'est pas sans charmes. J'aime cette solitude peuplée de grands souvenirs, où je n'entends que les abois des chiens de garde, le roulement des charrettes lointaines, les cloches voisines de Saint-Sixte et Saint-Jean, et les rumeurs étouffées de la Rome vivante qui parlent moins à ma pensée que le silence de la morte.

ANGELOTTI. — Ceci est votre demeure?

MARIO. — Pas précisément. J'habite au cœur même de la ville, sur la place d'Espagne, une vieille maison qui porte encore le nom prétentieux de « Palais Cavaradossi ». Ceci est ma campagne, ma villa, ma *vigne*, comme disent nos Romains. Toutefois, je n'y suis qu'à titre de locataire, et pourtant cette habitation fut construite par un de mes ancêtres, Luigi Cavaradossi, sur les ruines d'une villa antique. Mais elle n'était plus aux Cavaradossi depuis bien des années quand, surpris par un orage dans les Thermes de Caracalla, je vins ici chercher un abri. Ceccho m'ouvrit la porte : vieille connaissance, il avait été au service de mon père. Il m'apprit que la villa, dont il avait la garde, appartenait présentement à un Anglais, chassé de Rome par la guerre, et qu'elle était à vendre ou à louer. J'eus la curiosité de visiter ce logis de mes aïeux. Il

La villa Cavaradossi.

était, comme vous le voyez, fort habitable. Ma première pensée fut de l'acheter; mais, je vous l'ai dit, je ne compte pas prolonger ici un séjour dangereux. L'acquisition eût été une folie. Il était sage, au contraire, de louer, à l'écart, une habitation charmante qui m'offrait, avec un abri contre les chaleurs de l'été, un asile contre les tracasseries de la police. Je louai donc, séance tenante, à la condition expresse que le marché ne serait connu que de Ceccho, son fils et moi. Je viens ici fréquemment, mais par certains détours, et avec des précautions que la solitude du lieu rend presque inutiles. Floria seule m'y accompagne. Qui donc s'aviserait de m'y chercher, et, surtout, d'y soupçonner votre présence?... D'ailleurs, quel rapport établir entre nous?... On ne nous a pas vus dans cette église. Nous avons traversé la ville sans être reconnus, ni suivis; vous n'avez rien à craindre. Enfin, mettons les choses au pis: On est sur vos traces... On vient... On cerne la maison... Je vous sauve encore...

Angelotti. — Comment?

Mario. — Dans cette ville, qui a conquis le monde, mais sur qui le monde entier a pris la revanche de sa servitude et que toutes les nations, à tour de rôle, ont assiégée et mise à sac; dans cette Rome des chrétiens et des barbares, des Nérons et des Borgias, de tous les persécuteurs et de toutes les victimes, il n'est pas, vous le savez, un vieux logis, qui n'ait son abri secret, contre le bourreau du dedans ou l'envahisseur du dehors... (Il se lève.) Et cette habitation a le sien, dont une tradition de famille m'a gardé le souvenir. (Il va à la grille.) Voyez-vous, là-bas, en pleine clarté de lune, ces deux colonnes de marbre blanc?

Angelotti. — Reliées par une traverse munie d'une poulie? Un puits, si je ne me trompe?

Mario. — Un vieux puits romain, entouré de cyprès; seul reste de la villa primitive. Il était bien abandonné et comblé aux trois quarts, quand Luigi Cavaradossi, l'ayant fait curer, retrouva au fond une eau très pure, infiltration de la Marrana; mais, la vraie trouvaille, ce fut, à vingt pieds sous la margelle, dans la paroi qui nous fait face, la découverte d'une sorte de niche voûtée, si étroite à son orifice, que l'on n'y entre qu'en rampant, puis s'élargissant assez pour qu'un homme s'y tienne à l'aise, debout ou couché... Là, divers objets sans valeur: poteries, bronzes... et quelques monnaies antiques... A quel esclave fugitif, à quel proscrit de Marius ou de Scylla, à quel chrétien voué aux bêtes, ce réduit a-t-il servi d'asile?... Cavaradossi n'eut garde de le supprimer, et fit bien. Car, ayant poignardé un Médicis qui l'avait traité de bâtard, et s'efforçant de gagner à cheval la porte de Saint-Sébastien, il se vit serré de près par les archers pontificaux et n'eut que le temps de se jeter dans sa vigne, de courir au puits, d'en saisir les cordes, de se laisser glisser jusqu'au réduit et de s'y blottir... Les archers fouillèrent vainement la maison, les jardins, et vinrent même puiser de l'eau pour leurs chevaux. Le puits est si étroit, tellement assombri par les vieux cyprès qui l'entourent, l'ouverture de la niche se dérobe si naturellement sous la traîne de longues herbes gluantes, que Cavaradossi, de sa retraite humide, écoutait paisiblement les malédictions et les menaces pleuvoir sur sa tête avec l'eau débordant des seaux trop pleins... Les archers partis, il put s'évader et fut sauvé. Cette vieille histoire et la tradition du refuge étaient si bien oubliées que je dus révéler son existence à Ceccho. Il est toujours là, comme suprême ressource, et j'ai tout disposé pour qu'en cas d'alerte il puisse encore sauver un Cavaradossi, ou — c'est tout un — l'un de ses amis!...

Angelotti. — C'est-à-dire un homme que vous ne connaissiez pas ce matin et pour qui vous vous dévouez en frère!

Mario. — Bah! J'ai l'humeur aventureuse, et ces choses-là m'amusent...

Angelotti. — Brave cœur, croyez-vous m'abuser sur le mérite de votre action en la traitant si légèrement?... C'est votre vie, tout bonnement, que vous jouez ici pour moi.

Mario. — On ne fait que cela tous les jours.

ANGELOTTI. — Et qui?...

MARIO. — Le premier venu qui, pour sauver un noyé, se jette à l'eau.

ANGELOTTI. — Il n'expose que sa vie. Vous risquez l'échafaud.

MARIO. — Avec ces raisonnements-là, on ne ferait rien de bon. Laissons cela, mon cher hôte, et ne parlons plus de mes périls, mais des vôtres.

ANGELOTTI. — Les mêmes, à présent.

MARIO. — Scarpia a mis tous ses sbires en campagne, et il ne faut plus songer à sortir de la ville par les portes, qui vont être surveillées rigoureusement. Etes-vous bon nageur?

ANGELOTTI. — Excellent!

MARIO. — Luigi Cavaradossi s'est enfui par le Tibre, à la nage, sous un paquet d'herbes qui semblaient suivre le courant. Pourquoi ne feriez-vous pas comme lui?

ANGELOTTI. — La chose est praticable...

MARIO. — Nous en recauserons, en soupant. En attendant, venez voir le puits, et vous familiariser avec la manœuvre. (Ils vont pour sortir par la droite. Angelotti passe le premier.) Chut!... (Angelotti, sur le seuil, s'arrête. Mario traverse la scène et va écouter à la porte du fond.) On vient de fermer une porte, là-bas, dont Floria seule a la clef.

ANGELOTTI. — Alors, c'est elle?

MARIO. — Oui.

ANGELOTTI. — Cela vous inquiète?

MARIO. — Un peu... A cette heure... Allez seul de ce côté, et tenez-vous dans le jardin... Je saurai d'abord ce qui l'amène et vous appellerai, s'il y a lieu.

Angelotti disparaît à droite dans le jardin.

Scène III

MARIO, FLORIA

Floria entre brusquement par le fond, embrassant toute la scène d'un coup d'œil.

MARIO, allant à elle, et lui prenant la main, tendrement. — Toi?

FLORIA, le regardant bien dans les yeux. — Moi!... Cela te gêne?

MARIO. — Cela m'inquiète... Qui t'amène?

FLORIA, de même. — La curiosité... Je veux la voir.

MARIO. — Qui?

FLORIA. — Ta maîtresse.

MARIO, riant. — Eh! bon Dieu, tu m'as fait une peur!... C'est une scène de jalousie... Mais qui, ma maîtresse?

FLORIA, éclatant. — Ta drôlesse, ta marquise!...

MARIO. — Ah! toujours la marquise!...

FLORIA, saisissant la robe. — Et ça?... Ce n'est pas à elle, ça?... C'est à toi?... C'est à toi?...

MARIO. — Allons, écoute-moi, et je t'expliquerai...

FLORIA, sans l'écouter. — Oui, elle posait encore?... Oh! mon Dieu, voilà tout!... Elle posait, l'innocente... et pour une sainte!... toute nue!...

MARIO, même jeu, prenant ses deux mains. — Si tu permets...

FLORIA, se dégageant violemment d'une main, sans l'écouter, pour courir à la porte de gauche. — Vous êtes là!... Montrez-vous donc!... Vous êtes donc bien mal faite!...

MARIO. — Floria, voyons...

FLORIA, jetant l'éventail par terre. — Tiens, jette-lui son éventail, à ta coquine... qu'elle se cache un peu!

MARIO. — Mais, tu es folle, folle, folle!...

FLORIA, dégageant ses deux mains. — Oui, je suis folle, oui, d'aimer un être abject, fourbe, lâche, égoïste, ingrat... un ruffian, qui va de cette créature à moi, de ses bras aux miens, lui arrive tout chaud de mes caresses, et me revient avec de sales baisers qui ont le goût d'une autre!

MARIO. — Mais deux mots seulement...

FLORIA, désolée et finissant par pleurer. — Ah! misérable! misérable!... Et je l'adore!... Je ne vis que pour lui... Je ne suis plus moi, je suis lui!... Je l'ai dans l'âme, dans le cœur, dans la chair, dans les veines!... La première effrontée me le vole, et je suis si lâche que je l'aime encore; et je sens que j'aurai beau le détester... je l'aimerai toujours... Serai-je assez malheureuse!...

MARIO, doucement. — Voyons, est-ce fini?...

FLORIA. — Ah! canaglia!

MARIO. — Veux-tu me permettre de placer un mot... Un, seulement...

Il prend une de ses mains, qu'elle abandonne, essuyant ses yeux avec l'autre.

FLORIA, amoureusement, sans lever la tête. — Ah! canaglia!...

MARIO. — Eh bien, oui, cette robe est à la marquise.

FLORIA, bondissant, en larmes. — Ah! tu vois bien!...

MARIO, tranquillement, la faisant rasseoir. — Mais ce n'est pas elle qui l'a déposée là. C'est un malheureux à qui elle a servi de déguisement... un fugitif.

FLORIA. — Son frère?

MARIO. — Qui est là.

FLORIA. — Ah! ce n'est pas elle!... C'est Angelotti... son frère... son frère!... Ah! que je t'aime!

MARIO. — A la bonne heure!

FLORIA, le couvrant de baisers. — Ah! mon amour, mon trésor, ma vie!... (S'arrêtant court.) Si tu mentais?

MARIO. — Oh!

FLORIA, vivement, lui fermant la bouche. — Non, je te crois...

MARIO. — Tu peux le voir...

FLORIA. — Non, non, non, je ne veux pas!...

MARIO, toujours assis. — Il est là-bas... Tiens, regarde...

FLORIA. — Mais puisque je te dis que je ne veux pas le voir!... Je veux te croire comme cela, sur parole... sans preuves... pour que tu oublies mes folles idées, et sache bien qu'il n'en reste rien, rien, rien que plus d'amour pour toi... (En tournant autour de lui, et sans en avoir l'air, elle regarde dans le jardin, tout en l'embrassant.) Oui, c'est vrai... Je le vois!...

MARIO, riant. — Ah! que c'est bien femme!... Et tu me pardonnes aussi, n'est-ce pas?...

FLORIA, avec conviction. — Oh! oui!

MARIO, de même. — Toutes tes injures... Merci!

FLORIA, tendrement, debout, l'entourant de ses bras, par derrière. — Non, non! C'est moi qui te demande pardon... Risquer ta vie pour le salut d'un autre, cela est si généreux à toi, et si bon... Ah! tu vaux mieux que moi. C'est pour cela qu'il faut être indulgent... D'ailleurs, tu ne peux pas m'en vouloir d'être jalouse de mon bien et de t'aimer?... Car je t'aime trop... Ah! si tu m'aimais autant!...

MARIO. — Bon!... Querelle-moi encore!

FLORIA, de même. — Oh! non, je suis trop heureuse!... (Silence.) Est-ce qu'il va rester ici, cet homme-là?...

MARIO. — Angelotti?... Mais, toute la nuit, pour

le moins. Nous tenterons la sortie de la ville au petit jour.

FLORIA. — Alors, je reste aussi, moi.

MARIO, debout. — Ah! mais non!... Nous n'avons que faire de toi, dans cette aventure.

FLORIA. — Pourtant!...

MARIO. — Non, non, tu vas retourner à cette fête.

FLORIA. — Ah!... la fête!... Il est bien question de chanter!... Bonaparte est vainqueur...

MARIO, ravi. — Vainqueur?...

FLORIA. — A Marengo.

MARIO. — Bravo!... Alors?...

FLORIA. — Alors, la marmite est renversée, tu penses...

MARIO. — Tu vas donc rentrer chez toi...

FLORIA. — Comme cela... tristement?

MARIO. — Oui, oui, je le veux... Ta voiture est là?

FLORIA. — Un peu plus loin. Je voulais te surprendre.

MARIO. — Quelle imprudence... La nuit, sur cette route déserte...

FLORIA. — Ambroise est armé...

MARIO. — Le fils de Ceccho t'accompagnera.

FLORIA. — Et quand te reverrai-je?

MARIO. — Demain, après le départ d'Angelotti.

FLORIA. — Mon Dieu, si tu allais te faire prendre avec lui...

MARIO, l'aidant à se rajuster. — Mais non, sois donc tranquille... Je ne tenterai rien que de sûr... Attends-moi dans la matinée, à la première heure.

FLORIA. — Oh! oui, je serai si inquiète!...

MARIO, prenant l'éventail. — C'est donc cet éventail qui t'a mis cette folie en tête?...

FLORIA. — Il n'y avait pas de quoi, n'est-ce pas?

MARIO. — Il était pour son frère, comme la robe.

FLORIA. — Comment le deviner?... Ne puis-je lui parler?

MARIO. — A Angelotti?... Si tu veux... (Il se dirige vers le jardin, tout en parlant.) Il est là qui examine le puits en cas de surprise...

FLORIA. — Ah! oui.

MARIO. — Tu es donc retournée à l'église, après mon départ?

FLORIA. — Non.

MARIO, s'arrêtant. — Non?... Eh bien, alors, comment l'éventail est-il dans tes mains?

FLORIA. — Ah! c'est... (Elle s'arrête, saisie par une pensée subite.) Ah!...

MARIO. — Qu'as-tu?

FLORIA. — Ah! mon Dieu!... On le cherche?... La police?...

MARIO. — Naturellement!

FLORIA. — Scarpia?

MARIO. — Oui!

FLORIA. — Ah! je comprends: c'est un piège!

MARIO. — Un piège?...

FLORIA. — Ces soupçons sur toi... C'est lui!...

MARIO. — Scarpia?

FLORIA. — Il me lançait sur la piste, l'infâme!

MARIO, effrayé. — Il t'a vue partir?

FLORIA. — Il a dû me suivre!

MARIO. — Ah! malheureuse!... Qu'as-tu fait!

FLORIA. — Tais-toi!... Ecoute...

MARIO. — Des sons de voix...

FLORIA, épouvantée. — Les voici!

Scène IV

LES MÊMES, CECCHO, ANGELOTTI

CECCHO, accourant. — Excellence!... Des hommes!... On frappe en bas!

MARIO. — Parlemente et gagne du temps. (Il court à la fenêtre.) Angelotti! (Angelotti paraît sur le seuil du jardin tandis que la Tosca écoute au fond.) Découverts!... Ils sont là!...

ANGELOTTI. — Je gagne les champs et me jette dans les ruines.

MARIO. — Trop tard, la maison est cernée... Au refuge, vite... vite!

ANGELOTTI. — Ah! je vous jure Dieu qu'ils ne m'auront pas vivant!

Il disparaît.

MARIO, à Floria. — Ils viennent... Et du sang-froid... si tu ne veux pas me perdre avec lui!

FLORIA. — Ah! Dieu, et c'est moi qui ai fait cela!

On entend et l'on voit au fond les agents paraître de tous côtés dans le jardin, gardant toutes les issues.

Scène V

FLORIA, MARIO, CECCHO, SCARPIA, LE MARQUIS ATTAVANTI, SCHIARRONE, SPOLETTA, ALBERTI, GREFFIER; AGENTS.

Scarpia entre par le fond, ainsi que le marquis, Schiarrone, Alberti et ses aides, et descend lentement.

MARIO, allant à lui. — M'est-il permis de demander à monsieur le baron quel motif me vaut, à pareille heure, l'honneur de sa visite?

SCARPIA, froidement. — Madame a dû vous en instruire.

MARIO. — Madame — puisqu'il lui a plu de vous initier à ces détails intimes — avait conçu des soupçons dont elle vient de reconnaître la fausseté. Mais, ce sont là choses domestiques qui ne menacent pas la sécurité de l'Etat et où je ne pense pas que votre vigilance ait à s'exercer.

SCARPIA. — Vous vous trompez. Je suis ici dans l'exercice de mes fonctions, (Désignant le marquis.) Son Excellence m'ayant prié de constater l'outrage fait à son honneur par la présence, chez vous, à cette heure, de la marquise Attavanti, sa femme.

MARIO. — Ah! c'est la raison?... Monsieur fait erreur... Madame la marquise n'est pas chez moi, et n'a aucune raison d'y être... Et madame vient elle-même de constater cette absence.

FLORIA, vivement. — Oui!...

ATTAVANTI, avec satisfaction. — Si madame reconnaît?...

FLORIA. — Je l'atteste!...

ATTAVANTI. — Quand je vous le disais, baron?... Monsieur est incapable... Nous n'avons plus qu'à lui offrir nos excuses...

SCARPIA. — Pardon, monsieur le marquis... Mais vous me permettrez de ne pas accorder tant de crédit aux affirmations intéressées de monsieur, et complaisantes de madame.

MARIO. — Mais, je vous répète, monsieur...

SCARPIA, prenant l'éventail sur la table. — Enfin, monsieur, cet éventail entre vos mains?... Expliquez cela, je vous prie.

MARIO. — Rien de plus simple. La marquise Attavanti daigne me faire l'honneur de poser pour l'un des personnages du tableau que je peins à Saint-Andréa: elle a oublié son éventail au départ, voilà tout.

ATTAVANTI. — Eh! sans doute... Cela s'explique...

SCARPIA. — Et la preuve de ce que vous dites?

MARIO. — Son portrait que tout le monde peut voir à Saint-Andréa, et l'absence même de la marquise, qui n'a pu s'enfuir, vos hommes gardant toutes les issues... Visitez cette maison, qui n'est pas grande... Si vous y trouvez la personne que vous cherchez, je ne propose pas à monsieur le marquis de lui faire raison, je l'invite à me passer son épée au travers du corps, sans autre forme de procès!... Ouvre toutes les portes, Ceccho, éclaire ces messieurs.

ATTAVANTI. — S'il n'y a jamais que moi pour vous tuer, jeune homme... (A Scarpia.) Inutile, baron, parfaitement inutile, cet examen!

SCARPIA. — En effet,... monsieur n'ouvrirait pas ses portes à deux battants si la personne que nous cherchons était cachée derrière.

ATTAVANTI. — Parbleu!... Je n'ai donc plus rien à faire ici, n'est-ce pas?

SCARPIA, tranquillement. — Rien. Votre Excellence peut rentrer chez elle. Elle y trouvera sans doute la marquise qui n'a pas commis l'imprudence d'accompagner ici monsieur son frère.

Mouvement de tous.

ATTAVANTI. — Son frère!... Ici?

SCARPIA, désignant Mario. — Regardez monsieur, vous n'en douterez pas!

MARIO, se remettant. — Moi!... monsieur... Je ne sais ce que vous voulez dire.

SCARPIA. — Pardonnez-moi... Nous nous comprenons très bien... Mais ceci doit être l'objet d'un entretien particulier qui prolongerait péniblement la veille de monsieur. Son rôle est fini, le mien commence.

ATTAVANTI. — Oui, je l'avoue... Mon beau-frère... J'aime mieux me dispenser...

SCARPIA. — Si monsieur le marquis, en rentrant chez lui, va prendre des nouvelles de Sa Majesté...

LE MARQUIS. — Assurément.

SCARPIA. — Votre Excellence peut lui annoncer que le fugitif est découvert et qu'il est pris... (Mouvement de tous. Il regarde sa montre. Froidement.) Ce n'est plus qu'une question de minutes.

ATTAVANTI. — Ma foi, baron, c'est une commission que vous ferez vous-même. C'est trop déjà de m'avoir imposé une démarche qui, de la part d'un mari, est du plus mauvais goût. (A Mario.) Chevalier, toutes mes excuses. (A Tosca.) Diva, je reste à vos pieds.

SCARPIA, à Schiarrone, bas. — Par politesse, accompagnez jusqu'à sa voiture ce maître sot!...

Schiarrone sort avec le marquis.

Scène VI

LES MÊMES, moins LE MARQUIS

MARIO, vivement et bas à Tosca, tandis que Scarpia salue le marquis. — Pèse tous tes mots!

FLORIA, de même. — S'il ne sait rien que par moi!...

SCARPIA, à Schiarrone qui a visité la maison pendant ce qui précède. — Vous avez visité toute la maison?

SCHIARRONE. — Oui, Excellence. Personne.

SCARPIA. — Et dans le jardin?

SCHIARRONE. — Personne.

SCARPIA. — Il n'a pu s'évader. Tout est cerné... Il est donc ici, caché quelque part.

SCHIARRONE. — On peut visiter plus à fond... et sonder les murailles.

SCARPIA. — Ridicule et trop long... Il est tard... Nous saurons plus vite ce que nous voulons savoir en priant monsieur de nous le dire.

MARIO. — Moi?

SCARPIA. — A l'instant.

MARIO. — Je ne vous dirai jamais qu'une seule chose: c'est qu'Angelotti n'est pas chez moi.

SCARPIA. — Vous verrez pourtant qu'il y sera. Mais il est inutile de prolonger la discussion. Entrez dans cette chambre où vous répondrez aux questions que vous posera M. le procureur fiscal.

MARIO. — Et pourquoi pas ici?

SCARPIA. — Parce que telle est ma volonté serait une raison suffisante... Mais je veux bien vous en donner une autre: c'est que madame ne doit pas assister à votre interrogatoire, ayant elle-même à subir le sien.

MARIO, vivement. — Madame ne sait rien de plus que moi.

SCARPIA. — Nous verrons bien... Allons, finissons... Conduisez monsieur dans cette chambre.

Mouvement des agents.

MARIO. — Il est inutile d'user de violence. Que ces messieurs me suivent.

Il entre dans la chambre précédant les agents.

Scène VII

LES MÊMES, moins MARIO

LE PROCUREUR FISCAL. — Votre Excellence désire que j'interroge?...

SCARPIA. — Dans les formes ordinaires. Vous suspendrez l'interrogatoire, ou le reprendrez, suivant les ordres que je vous donnerai de cette place, et qui vont dépendre des réponses de madame. Allez!

Le procureur sort avec le greffier.

Scène VIII

FLORIA, SCARPIA, SCHIARRONE, AGENTS.

Deux agents, au fond. Schiarrone devant la porte de la chambre qu'il a fermée.

FLORIA, assise près de la table à droite. — De mes réponses, à moi?...

SCARPIA, venant à elle. — Mon Dieu, oui!...

FLORIA. — Et que puis-je répondre, sur des faits que j'ignore?...

SCARPIA, souriant et très poli. — Causons amicalement, voulez-vous?... (Il avance un siège.) Et reprenons l'entretien où nous l'avons laissé au palais Farnèse... Donc, cet éventail nous a trompés, et ces soupçons jaloux n'avaient aucune raison d'être?...

FLORIA. — Vous le saviez bien!...

SCARPIA. — J'ai fait erreur sur la personne, voilà tout... Le chevalier n'était pas ici avec la marquise, mais avec son frère.

FLORIA. — Ni l'un, ni l'autre. Il était seul.

SCARPIA, railleur. — Tout de bon?

FLORIA. — Oui.

SCARPIA, de même. — Vous affirmez?...

FLORIA, nerveusement. — Mais oui, j'affirme!... Oui, j'affirme... Oui!

SCARPIA, froidement. — Oh! du calme, signora, je me le tiens pour dit... (Se retournant sur sa chaise et, sans se lever, tranquillement.) Schiarrone?...

SCHIARRONE. — Excellence?

SCARPIA. — Que dit le chevalier?

SCHIARRONE, sur le seuil de la porte qu'il tient entre-bâillée. — Rien, Excellence.

SCARPIA. — Il persiste à nier la présence du sieur Angelotti?

SCHIARRONE. — Absolument.

SCARPIA, haussant la voix pour être entendu de l'intérieur. — Alors, insistez, Roberti, insistez.

FLORIA, vivement. — Votre insistance ne lui fera pas dire ce qui n'est pas.

SCARPIA, de même. — Mon Dieu, il ne faut qu'un coup d'œil pour juger un homme: j'avais prévu l'obstination du chevalier. Mais j'espérais vous trouver plus raisonnable.

FLORIA. — Ne faut-il pas que je mente pour vous faire plaisir?

SCARPIA, souriant. — Non!... Mais, en disant la vérité, vous épargneriez au chevalier un mauvais quart d'heure.

FLORIA, saisie. — Comment?... Que voulez-vous dire?... (Debout.) Que se passe-t-il donc dans cette chambre?...

SCARPIA, de même. — Oh! rien que de très simple: on y interroge votre ami dans les formalités requises.

FLORIA, inquiète. — Je veux voir ce qui se passe là!...

SCARPIA, l'arrêtant par le bras. — Je puis vous le dire: le chevalier est étendu dans un fauteuil, les bras et les mains liés, coiffé d'une griffe d'acier à trois pointes: une pour la nuque, deux pour les tempes...

FLORIA, terrifiée. — Oh!...

SCARPIA, debout. — Et, à chaque refus de parler, la vis tourne... et la griffe mord!...

FLORIA, tordant son bras pour se dégager. — Ah! maudits!... Arrêtez cela!... Arrêtez!...

SCARPIA, la retenant. — Et vous parlerez?

FLORIA. — Oh! que l'on cesse donc!... Mais criez-leur donc de cesser, vous!... Criez-le donc!...

SCARPIA. — Arrêtez! Roberti, et desserrez...

FLORIA. — Oh! encore!... encore!... encore!...

SCARPIA. — Encore, Roberti... Entièrement.

SCHIARRONE, sur le seuil. — C'est fait, Excellence.

SCARPIA. — C'est fait.

FLORIA. — Oh! lâches! lâches!... Je veux le voir!... (Schiarrone lui barrant le chemin.) Ouvrez-moi!...

SCARPIA. — Fermez.

Schiarrone ferme.

FLORIA, à Schiarrone qui lui barre le chemin, ainsi qu'un autre agent. — Laissez-moi, vous... Laissez-moi!... (Elle va se heurter à la porte fermée où elle frappe. Appelant.) Mario!... Réponds-moi!... M'entends-tu?... Mario!... Mais, parle-moi donc, réponds-moi donc!... Un mot!... Un seul... que je te sache vivant! (Silence.) Démons!... Ils l'ont tué!...

SCARPIA, assis à droite, tranquillement. — Non... Laissez-lui le temps de se remettre...

FLORIA. — Mario!... Mon Mario!...

MARIO, avec effort. — Floria!...

FLORIA. — Ah!...

MARIO. — Ne crains rien!... J'ai bon courage!...

FLORIA. — On ne te fait plus aucun mal, dis?... Je veux le savoir!... Dis-le-moi!...

MARIO. — Non, pas en ce moment... Courage, ma chérie... courage!...

FLORIA. — Ah! cette voix!... Comme il souffre!... (Elle s'éloigne de la porte.) Ah! mon Dieu! mon Dieu!... Est-ce possible?... Le torturer ainsi, cet être doux et bon comme un enfant!... Ils sont là dix contre ce malheureux sans défense à chercher ce qui lui fera le plus de mal!... Et ils ont trouvé cela!... cette atrocité!... ces griffes d'acier dans les tempes!... Quelle horreur!... Et celui-là sourit, tenez... et se pourlèche de sang humain!... Il est content de lui, ce tigre!...

SCARPIA, souriant. — Point, ma chère, c'est de vous que je suis ravi!... Par ma foi, vous êtes aussi tragique dans l'intimité que sur la scène... Mes compliments... Mais revenons aux choses sérieuses... Vous l'avez entendu?... « J'ai bon courage. » C'est-à-dire: on ne m'arrachera pas un mot.

FLORIA. — Ah! vous lui arracherez plutôt l'âme!

SCARPIA. — J'en suis sûr.

FLORIA. — Eh bien, alors, délivrez-le!... Rendez-le-moi!... Puisqu'il ne dira rien, c'est fini, n'est-ce pas?...

SCARPIA. — Fini?... Nous commençons à peine.

FLORIA, suffoquée. — A...?

SCARPIA. — A le questionner.

FLORIA. — Le torturer encore?... Et pour ne rien savoir?...

SCARPIA. — Erreur... Je saurai tout: c'est lui que l'on interrogera, c'est vous qui répondrez.

FLORIA. — Moi?

SCARPIA. — Vous!... Et prenez garde que tout refus de parler est un tour de vis que vous donnez à son étau...

FLORIA. — Oh! bourreau!...

SCARPIA. — Ce n'est plus moi, le bourreau, c'est vous, si vous refusez de me répondre... (Très haut.) Allons, Roberti, tenez-vous prêt... Nous recommençons...

Schiarrone entre-bâille la porte et se tient prêt à transmettre les ordres.

FLORIA. — Assassin!... (Mouvement de Scarpia. Elle se reprend.) Non!... Pardon, grâce, pitié, Excellence, pas cela!.., C'est horrible... pas cela!

SCARPIA. — Alors, où est Angelotti?...

FLORIA. — Mais je ne sais pas!... Je n'en sais rien!... Comment le saurais-je?... (Scarpia lève la main. Mouvement de Schiarrone. Elle bondit et rabat la main.) Non!... Attendez!... Ah! mon Dieu!... Attendez donc!... Perdre l'un pour sauver l'autre, c'est effroyable aussi!... Donnez-moi le temps... On ne lui fait rien, n'est-ce pas?... Vous en êtes sûr?

SCARPIA. — Non!... J'attends... mais dépêchons... Répondez.

FLORIA. — Mais quoi?... Que faut-il que je réponde?... Je ne sais pas, moi!... Dites-moi ce qu'il faut dire... Ah! Seigneur, pourvu qu'on ne lui fasse rien, je dirai bien tout ce qu'on voudra!...

SCARPIA. — Soit!... Il y avait un homme ici, à votre arrivée?

FLORIA. — Non!... (Mouvement de Scarpia.) Si! Si!... Attendez!... Laissez-moi chercher, au moins!... Un homme?... Je ne sais plus!... (Même jeu.) Oui, oui! je crois!... Je crois!... (A Schiarrone.) Mais, puisque je réponds pour lui, ferme donc ta porte, toi, damné!

SCARPIA. — Et cet homme est Angelotti?

FLORIA. — Oh! pour cela, non!

SCARPIA, railleur. — C'est-à-dire : si.

FLORIA. — Non !... Je vous dis : non !

SCARPIA, de même. — Si énergiquement que c'est oui.

FLORIA. — Ah ! quand tu régleras tes comptes avec Dieu, toi, sois tranquille, va, je serai là !... Et puis, d'ailleurs, est-ce que je sais, moi ?... Est-ce que je le connais, votre Angelotti !...

SCARPIA. — Enfin, cet homme, quel qu'il soit, où est-il ?

FLORIA. — Ah ! vous pouvez bien courir après lui... Il est loin !...

SCARPIA. — Non... Tout est cerné...

FLORIA. — Alors, si vous démentez tout ce que je dis !... (Epouvantée.) Un cri !... On recommence !...

SCARPIA. — Non !

FLORIA. — Si ! Si !... J'ai entendu !...

Elle écoute.

SCARPIA. — Rien, vous dis-je... Eh bien, Schiarrone ?...

SCHIARRONE. — Evanoui.

SCARPIA. — Vous voyez bien ?... Continuons... Cet homme est donc caché quelque part, ici-même, peut-être ?...

FLORIA, préoccupée de la porte. — Plût au ciel qu'il fût là !... Il ne vous laisserait pas broyer vif son sauveur !...

SCARPIA. — Il est donc son sauveur ?

FLORIA, saisie. — Non !

SCARPIA. — Vous venez de le dire !

FLORIA. — Ah ! ce que je dis !... ce que je dis !... Vous me forcez à parler, il faut bien que je dise n'importe quoi... ce qui me passe par la tête !...

SCARPIA. — Bref, il est caché !... (Mouvement de Floria pour protester. Menaçant.) Où, caché ?... Allons, finissons !...

FLORIA. — Je ne sais pas !...

SCARPIA, vers la porte. — Allez, Roberti !...

FLORIA, épouvantée. — Non !... Je sais !... Il est...

SCARPIA. — Il est... ?

FLORIA, qui, dans son premier mouvement, suivi de tous, a presque désigné le jardin, s'arrête court, désolée. — Mais c'est trop affreux !... Je ne peux pourtant pas livrer ce malheureux pour qu'on le tue !...

SCARPIA. — Il est... ?

FLORIA, suffoquée par les larmes. — Mais je ne peux pas le dire !... Je ne peux pas !... Vous voyez bien que je ne peux pas !...

Elle tombe assise, les bras sur le guéridon, la tête dans ses bras.

SCARPIA, à son oreille, doucement, après un silence. — Allons, courage... et votre amant est libre !

FLORIA, sanglotant. — Ah ! Dieu !... Il ne me pardonnera jamais cela... jamais !

SCARPIA. — Tout bas... et il n'en saura rien... Allons ?...

FLORIA, sans voix. — Je veux lui parler d'abord...

SCARPIA. — A quoi bon ?

FLORIA. — Tout ce qu'on voudra après, mais que je le voie, que je lui parle !... Je vous en prie !... je vous en supplie !...

SCARPIA. — Suspendez un instant, Roberti. (A Schiarrone.) Ouvrez la porte !... Le chevalier, encore évanoui ?...

SCHIARRONE. — Non.

Schiarrone ouvre la porte. Floria essuie son front, se lève et, traversant la scène, va pour entrer dans la chambre.

SCARPIA, l'arrêtant. — Oh ! Pardon !... De cette place seulement.

FLORIA, tombant assise dans le fauteuil près de la porte. — Mario,... mon Mario ! Tu m'entends, n'est-ce pas ?...

MARIO, péniblement. — Oui !...

FLORIA. — Tu vois, mon Mario adoré !... Tu es à bout de forces... Moi aussi, je t'assure !... N'est-ce pas, que tu veux bien ?... Dis que tu veux bien que je parle ?...

MARIO. — Et, que dirais-tu, malheureuse ?... Tu ne sais rien !..

FLORIA, suppliant. — Mon Mario !...

MARIO, avec force. — Tu ne sais rien !

FLORIA, les mains tendues vers lui. — Je ne peux pourtant pas te laisser déchirer ainsi !... Ma chair crie avec la tienne !... (Elle glisse à genoux.) Mon amour, je t'en prie, à genoux !... Mon Mario bien-aimé, dis... dis que tu veux bien !...

MARIO, énergiquement. — Non ! Non !... Tu n'as rien à dire !... Et je te défends, entends-tu !... Je te défends !...

FLORIA, désespérée. — Mais, ils te tueront !...

MARIO. — Je te défends !...

SCARPIA, terrible. — Allez ! Et n'arrêtez plus !

FLORIA, se retournant vers Scarpia. — Non !... Je parlerai !...

MARIO. — Tais-toi... ou je te maudis !...

FLORIA. — Ah ! Dieu !...

SCARPIA. — Allez toujours !...

FLORIA, se cramponnant à lui, à genoux. — Non !... Arrêtez !...

SCARPIA, à Floria. — Où est cet homme ?...

Cri de douleur de Mario.

FLORIA. — Ah !... Tant pis pour l'autre !... Je dis tout !...

SCARPIA, à Schiarrone. — Suspens !

FLORIA, désignant le jardin. — Là !...

SCARPIA. — Le jardin ?

FLORIA. — Le puits !...

SCARPIA. — Le puits !...

Les agents s'élancent dans le jardin, par la droite. Les soldats, au fond, font le même mouvement dans les arbres.

FLORIA, debout. — Mon Mario, à présent !... Bandits, rendez-le-moi !...

Elle court vers la chambre dont Schiarrone lui barre le passage.

SCARPIA. — C'est fait !... Déliez l'autre.

Il se dirige vers le jardin.

Scène IX

LES MÊMES, MARIO, puis COLOMETTI

Mario paraît sur le seuil, livide, égaré, se tenant au montant de la porte. Il a deux taches de sang aux tempes. Floria court à lui, le soutient et l'entraîne jusqu'au fauteuil où il tombe muet et hagard.

FLORIA, essuyant son front et le couvrant de baisers. — Ah ! mon amour, ma vie !... Mon ange, mon héros !...

MARIO, rouvrant les yeux, après un temps, et péniblement, comme un homme ivre. — Ah ! que cela fait mal !... Tu n'as rien dit, n'est-ce pas ?... Ni moi ?...

FLORIA. — Non ! non !... tu n'as rien dit !... Rien !

Il retombe épuisé. Silence. Elle pleure en baisant ses mains. Colometti reparaît sur le seuil.

SCARPIA. — Eh bien ?

COLOMETTI. — Nous l'avons.

SCARPIA. — Enfin!
COLOMETTI. — Mort.
SCARPIA. — Mort?... Le poison?...
COLOMETTI. — Sans doute.

Les agents déposent le corps d'Angelotti dans le jardin, près du seuil, en vue, éclairé par la lune. Mario rouvre les yeux. Floria se place de façon à lui cacher Angelotti.

MARIO. — Mort?... (A Floria.) Qui est mort?... Je veux voir!... (Même jeu de Floria. Il se redresse.) Laisse-moi!... (Il l'écarte et aperçoit le corps.) Lui?... (Debout.) Ah! malheureuse!

FLORIA. — Mario!...

MARIO. — Ne me touche pas!... Va-t'en!... Je te hais!... C'est toi!... toi qui l'as tué!...

Il va tomber épuisé sur le sarcophage, les yeux fixés sur le mort.

FLORIA, tombant aux genoux de Mario. — Pour te sauver!...

SCARPIA, aux agents. — Allons, Schiarrone, finissons... Enlevez tout!... Le mort, pour le fumier, et le vivant, son complice...

FLORIA, terrifiée. — Lui?...

On entoure Mario et on l'entraîne.

SCARPIA. — Pour la potence!...

Floria veut parler, elle le regarde, effarée, sans trouver ni un mot, ni un cri, et tombe comme foudroyée.

SCHIARRONE. — Et la femme?...
SCARPIA. — La femme aussi!...

RIDEAU

ACTE IV

Une chambre au château Saint-Ange. A gauche, pan coupé. Alcôve richement décorée. Le lit au fond, sur une marche. Pan coupé à droite, large fenêtre avec balcon. Au fond porte d'entrée et un petit meuble à droite. Premier plan à droite, secrétaire ouvert. Premier plan à gauche, console surmontée d'une glace. Au pied du lit, dans l'alcôve, un prie-Dieu, avec crucifix d'ivoire. Vers la gauche, de profil, une table couverte de sa nappe et sur laquelle est servi un souper. A droite, un canapé placé de biais. Il fait encore nuit, et la pièce n'est éclairée que par deux flambeaux allumés placés sur la console, et un candélabre sur la table. Au lever du rideau, la fenêtre est fermée. Un maître d'hôtel et un laquais font le service. Scarpia soupe, assis à la table, tournant le dos à la console.

Scène première

SCARPIA, SCHIARRONE, UN MAÎTRE D'HÔTEL, UN LAQUAIS, COLOMETTI

SCARPIA. — Ouvrez la fenêtre, Colometti. L'air de cette chambre est étouffant. (Colometti ouvre la fenêtre à droite toute grande.) Quelle heure est-il?... Schiarrone.

SCHIARRONE. — Excellence, on a chanté les Matines.

SCARPIA. — La ville me paraît fort calme.

SCHIARRONE. — Très calme, Excellence... M. le gouverneur a fait doubler les postes et toute la garnison est sous les armes.

SCARPIA. — Précautions inutiles... Cette victoire des Français a moins échauffé les têtes romaines que je ne l'aurais cru.

SCHIARRONE. — Plus d'étonnement que de joie, Excellence,... voilà, je crois, le sentiment général.

SCARPIA. — Le prisonnier est en chapelle?

SCHIARRONE. — Oui, Excellence, avec les moines blancs de la mort. Mais, à leurs saintes exhortations, pour qu'il se recommande à la miséricorde divine, il se borne à répondre qu'il n'a aucun pardon à demander à Dieu, n'ayant fait que son devoir d'honnête homme qui est de venir en aide à toute victime de la tyrannie.

SCARPIA, découpant et se servant. — Voilà bien de mon Jacobin!

SCHIARRONE. — ...Et que si quelqu'un est coupable en cette affaire, ce n'est pas lui envers le ciel, mais le ciel envers lui.

SCARPIA. — Affreux blasphème!... Et alors?

SCHIARRONE. — Alors les Blancs se sont lassés de tant d'impiété, et l'ont laissé en repos... Il en a profité pour s'endormir.

SCARPIA. — Belle préparation à la mort, et digne d'un chrétien!...

Scène II

LES MÊMES, SPOLETTA

SCARPIA, à Spoletta entrant. — Eh bien, capitaine, M. le gouverneur?...

SPOLETTA. — Excellence, monseigneur rentrait à l'instant ayant passé la nuit au palais Farnèse, où l'avait retenu l'indisposition de Sa Majesté. Il a paru fort satisfait de l'arrestation d'Angelotti, et m'a remis cet ordre écrit de sa main.

SCARPIA, lisant. — *Le chevalier Mario Cavaradossi devra être exécuté avant le lever du soleil.* (Il dépose l'acte sur la table.) J'ai réfléchi, Angelotti étant condamné à la potence a décidément droit à sa potence. Il est inutile de faire savoir qu'il nous a échappé par le poison, et que nous ne pendons qu'un cadavre. Ces morts volontaires sont d'un détestable exemple. Le criminel ne doit pas se dérober au châtiment. Donc, pour tous, Angelotti sera mort de la main du bourreau. La potence est prête?

SCHIARRONE. — On la dresse en ce moment, sous cette fenêtre, à la tête du pont.

SCARPIA. — Vous laisserez le corps en vue jusqu'à l'heure de la grand'messe. Après quoi, vous le jetterez dans une fosse quelconque; et pas en terre sainte. Un suicidé n'a pas droit à la sépulture chrétienne, pas même à une croix sur sa tombe.

Il boit.

SPOLETTA. — Il sera fait ainsi, Excellence. Et l'autre?

SCARPIA. — Pour le Cavaradossi, nous verrons. Où est la femme?

SPOLETTA. — Dans la chambre où Votre Excellence a donné ordre qu'on l'enfermât.

SCARPIA, le verre à la main. — Et furieuse, toujours?...

SCHIARRONE. — Plus calme. Elle s'est fort inquiétée du chevalier d'abord; puis du lieu où elle se voyait transportée. Nous n'avons pas cru devoir le lui dire, n'ayant pas d'instructions à cet égard.

SCARPIA, à Schiarrone. — Introduisez ici la Tosca... (Schiarrone sort. A Spoletta.) Vous, Spoletta, veillez à la pendaison du mort. La chose faite, je vous appellerai de cette fenêtre. Allez... (Aux laquais, se levant à la vue de la Tosca introduite par Schiarrone.) Et qu'on me laisse...

Le maître d'hôtel salue; le laquais emporte le plateau posé sur la console.

Scène III

SCARPIA, FLORIA

Floria entre silencieusement, pâle, s'appuie au dossier du canapé et regarde autour d'elle.

SCARPIA, après un temps. — Vous voulez savoir où vous êtes, Tosca. Vous êtes, ainsi que le chevalier Cavaradossi, au château Saint-Ange, chez moi... Maintenant, j'estime qu'après une telle nuit vous êtes à bout de forces. Laissez-moi vous faire les honneurs de ce triste logis, et prenez votre part d'un souper qui serait meilleur, si j'avais prévu que je vous aurais cette nuit pour convive. (Floria, sans le regarder, fait un geste de refus méprisant. Il reprend, souriant.) Bon... N'allez pas rêver poison... Ce sont là mœurs d'un autre âge. Nous n'usons plus du poison.

FLORIA, sourdement. — Mais vous égorgez toujours!

SCARPIA, froidement. — Rarement, et les meurtriers seuls... Pour les rebelles et leurs complices, je les fais plus volontiers fusiller, ou pendre, à mon choix. (Mouvement de Floria.) Ce mot vous étonne... Vous êtes-vous figuré que le chevalier serait mis en jugement?

FLORIA, anxieuse. — Il ne sera pas jugé?...

SCARPIA, souriant toujours. — Quelle folie!... Un interrogatoire, des témoins et des plaidoiries!... Nous avons bien le temps de nous amuser à ces bagatelles!... Sa Majesté Catholique a simplifié la procédure... Venez ici, et voyez à la lueur des falots ces gens s'agiter là-bas à la tête du pont. Ils dressent un gibet à deux branches. A l'une ils accrocheront un mort: Angelotti... A l'autre, un vivant!...

FLORIA, épouvantée. — Mario?

SCARPIA. — Vous l'avez dit!... Et il ne tiendrait qu'à moi d'embellir ce groupe en vous y associant. Mais à Dieu ne plaise que je prive les Romains de leur idole,... qui est aussi la mienne. Votre voiture est en bas qui vous attend. Toutes les portes du château vous sont ouvertes. Vous pouvez sortir, vous êtes libre! (Floria s'élance vers la porte avec un cri de joie.) Attendez!... (Elle s'arrête.) Le vrai sens de ce cri, je le devine. Ce n'est pas la joie de votre salut!... Mais cette pensée: « Je cours au palais Farnèse, je force la porte de la reine, et je lui arrache la grâce de mon amant! » N'est-ce pas cela?

FLORIA. — Oui, c'est cela.

SCARPIA, prenant l'ordre sur la table. — Malheureusement, l'ordre est formel. Le chevalier doit être exécuté avant le lever du soleil. Quand sa grâce m'arrivera, il sera pendu depuis une heure.

FLORIA. — Tu ferais cela?

SCARPIA. — Ah! de bonne foi, ma chère... Je vous tiens quitte de votre peine; mais, de la sienne, non pas!

FLORIA. — Mais alors... alors... misérable!... Tu n'es même plus le bourreau... Tu es l'assassin!...

SCARPIA. — Peut-être... Cela dépend... Mais voyons... prenez place, je vous en prie, et acceptez au moins ce verre de vin d'Espagne. (Il le verse.) Nous causerons ainsi plus à l'aise du chevalier Cavaradossi, et de la meilleure façon de le tirer de ce mauvais pas.

FLORIA. — Je n'ai soif et faim que de sa liberté!... Allons, au fait!... (Elle s'assied résolument en face de lui à la table, écartant le verre.) Combien?

SCARPIA, se versant à boire. — Combien?

FLORIA. — Oui!... Question d'argent, je suppose?

SCARPIA. — Fi donc, Tosca. Vous me connaissez bien mal... Vous m'avez vu féroce, implacable, dans l'exercice de mes devoirs; c'est qu'il y allait de mon honneur et de mon propre salut: la fuite d'Angelotti entraînant forcément ma disgrâce... Mais, le devoir accompli, je suis comme le soldat qui dépose sa colère avec ses armes; et vous n'avez plus ici devant vous que le baron Scarpia, votre applaudisseur ordinaire, dont l'admiration va pour vous jusqu'au fanatisme... et même a pris cette nuit un caractère nouveau... Oui, jusqu'ici, je n'avais su voir en vous que l'interprète exquise de Cimarosa ou de Paisiello... Cette lutte m'a révélé la femme... La femme plus tragique, plus passionnée que l'artiste elle-même, et cent fois plus admirable dans la réalité de l'amour et de ses douleurs que dans leur fiction! Ah! Tosca, vous avez trouvé là des accents, des cris, des gestes, des attitudes!... Non, c'était prodigieux, et j'en étais ébloui au point d'oublier mon propre rôle, dans cette tragédie, pour vous acclamer en simple spectateur, et me déclarer vaincu!...

FLORIA, toujours inquiète, à mi-voix. — Plût à Dieu!

SCARPIA. — Mais savez-vous ce qui m'a retenu de le faire... C'est qu'avec cet enthousiasme pour la femme affolante, grisante, que vous êtes, et si différente de toutes celles qui ont été miennes... une jalousie... une jalousie subite me mordait le cœur... Eh! quoi, ces colères et ces larmes au profit de ce chevalier qui, entre nous, ne justifie guère tant de passion? Ah! fi donc! Plus vous me conjuriez pour lui, plus je me fortifiais dans la volonté tenace de le garder en mon pouvoir, pour lui faire expier tant d'amour et l'en punir, oui, ma foi, l'en punir! Je lui veux tant de mal de son bonheur immérité. Je lui envie à ce point la possession d'une créature telle que vous,... que je ne saurais la lui pardonner qu'à une condition... C'est d'en avoir ma part.

FLORIA, debout, bondissant. — Toi!...

SCARPIA, assis, la retenant par le bras. — Et je l'aurai!...

FLORIA, elle se dégage violemment, en éclatant de rire. — Imbécile!... J'aimerais mieux sauter par cette fenêtre!...

SCARPIA, froidement, sans bouger. — Fais... Ton amant te suit!... Dis: « Oui! » — Je le sauve... « Non! » — Je le tue!...

FLORIA, le regardant, épouvantée. — Ah! cynique scélérat!... Cet horrible marché!... Et par l'épouvante et la force!...

SCARPIA. — Bon, ma chère, où prenez-vous la violence? Si le marché ne vous va pas, allez-vous-en,

la porte est libre... Mais je vous en défie... Vous allez crier, m'insulter, invoquer la Vierge et les saints!... Perdre le temps en paroles inutiles!... Après quoi, n'ayant pas mieux à faire, vous direz: « oui »...

FLORIA. — Jamais!... Je vais réveiller toute la ville et lui crier ton infamie.

SCARPIA, de même, froidement, buvant une gorgée. — Cela ne réveillera pas le mort!... (Floria s'arrête court avec un geste de désespoir. Il reprend, souriant.) Tu me hais bien, n'est-ce pas?

FLORIA. — Ah! Dieu!

SCARPIA, de même. — A la bonne heure!... Voilà comme je t'aime!... (Il repose sa coupe sur la table.) Une femme qui se donne, la belle affaire... J'en suis rassasié, de celles-là!... (Il s'avance vers elle.) M's ton mépris et ta colère à humilier... ta résistance à briser et à tordre dans mes bras... Pardieu, c'est la saveur de la chose, et ta résignation me gâterait la fête!...

FLORIA, appuyée de dos au secrétaire. — Oh! démon!

SCARPIA, un genou sur le canapé. — Démon, soit!... Comme tel, ce qui me charme, créature hautaine, c'est que tu sois à moi... avec rage et douleur,... que je sente bien ton âme indignée se débattre,... ton corps révolté frémir de son abandon forcé à mes détestables caresses, et de toute ta chair, esclave de la mienne!... Quelle revanche de ton mépris, quelle vengeance de tes insultes, quel raffinement de volupté, que mon plaisir soit aussi ton supplice... Ah! tu me hais!... Moi, je te veux, et je me promets une diabolique joie de l'accouplement de mon désir et de ta haine!...

FLORIA, allant vers la table. — De quel accouplement pareil es-tu né, bête fauve, ce n'est pas une mamelle de femme qui t'a nourri de son lait!

SCARPIA, s'avançant vers Floria. — Va! va!... Poursuis... Insulte-moi... Tu ne saurais trop... crache-moi tes mépris à la face, mords et déchire... Tout cela fouette mes désirs et ne les rend que plus avides de toi!...

FLORIA, se dérobant, épouvantée. — Ne m'approche pas!... A l'aide, au secours!... à moi!...

SCARPIA. — Personne ne viendra!... Et tu perds le temps en cris inutiles... Vois, l'horizon s'éclaire, et ton Mario n'a plus un quart d'heure à vivre!

FLORIA. — Ah! Dieu bon, Dieu grand, Dieu sauveur!... Qu'il y ait un tel homme et que tu le laisses faire! Tu ne le vois donc pas?... Tu ne l'entends donc pas?...

SCARPIA, railleur. — Si tu ne comptes que sur lui!... Angelotti est à son gibet. (Elle recule effrayée.) Et c'est le tour de l'autre!... (Appelant.) Spoletta.

FLORIA, s'élançant vers la fenêtre. — Non!... Non!... Sauvez-le!...

SCARPIA, s'avançant et lui prenant la main gauche, prêt à l'enlacer. — Tu consens?...

FLORIA, se dégage et glisse à reculons dans ses bras et tombe à ses pieds. — Pitié!... Grâce!... Ah! mon Dieu!... Vous êtes bien assez vengé pourtant!... Je suis assez punie,... humiliée!... Je suis à vos pieds... Je vous supplie... Je vous demande pardon... humblement pardon... de tout ce que j'ai dit... humblement!... Grâce!... Grâce!...

SCARPIA. — Allons, c'est convenu, n'est-ce pas?...

Il la relève en la serrant contre lui.

FLORIA, se dégageant avec un cri de dégoût. — Non!... Non!... Je ne veux pas!... Je ne pourrais pas!... Je ne veux pas!...

Scène IV

LES MÊMES, SPOLETTA

Spoletta s'arrête sur le seuil. Soldats derrière lui, dans l'antichambre.

SPOLETTA. — Dois-je aller prendre Cavaradossi?

FLORIA. — Oh! non!... non!...

SCARPIA. — Attendez!... (Il vient à Floria, cramponnée au dossier du canapé. — Tu as une minute pour te décider!

FLORIA, épuisée, désespérée. — C'est fini!... Tout est contre moi!... C'est fini!...

Elle tombe sur le canapé.

SCARPIA, à son oreille. — Allons!...

Silence.

FLORIA, après un temps, avec effort, honteusement, dans un murmure, plus dans le geste que dans la parole. — Oui!...

Elle fond en larmes, la face sur le dossier du canapé.

SCARPIA, remontant. — Capitaine... j'ai changé d'avis... Le bourreau peut aller dormir. Nous ne pendrons pas le chevalier, qu'on le laisse en chapelle.

Spoletta se retourne vers les hommes qui l'accompagnaient, et qui, sur un mot de lui, se retirent. Il reste seul en vue.

FLORIA, bas, à Scarpia. — Je le veux libre, libre à l'instant.

SCARPIA, de même. — Doucement, Tosca!... Il y faut plus de mystère!... Voici l'ordre du prince auquel je dois obéir. (Il présente le papier.) Je n'ai que le choix du supplice; nous en profiterons... Mais pour tous, sauf pour cet homme qui m'est dévoué, le chevalier doit passer pour mort!...

FLORIA. — Et qui m'assure qu'après... vous le sauverez?...

SCARPIA. — L'ordre que je vais donner ici, vous présente!... (A Spoletta.) Spoletta, fermez cette porte... (Spoletta obéit.) Ecoutez bien... Nous ne pendons plus le chevalier, nous le fusillons... (Mouvement de Floria qu'il arrête du geste.) sur la plate-forme du château, comme nous avons fusillé le comte Palmieri...

SPOLETTA. — Alors, Excellence, une exécution?...

SCARPIA. — Simulée... Exactement comme vous avez fait pour Palmieri.

SPOLETTA. — Parfaitement, Excellence.

SCARPIA. — Vous prendrez douze hommes de votre compagnie dont vous chargerez les fusils vous-même... à poudre seulement, avec le plus grand soin.

SPOLETTA. — Oui, Excellence.

SCARPIA. — Le chevalier, bien averti du rôle qu'il doit jouer, sera conduit sur la plate-forme, sans autres témoins que vous et vos hommes. Aux coups de feu, il tombera comme foudroyé... Vous ferez mine de constater qu'il est mort, et que le coup de grâce est inutile, et vous renverrez vos hommes. Après quoi, un manteau sur l'épaule, un chapeau sur les yeux, il sera conduit par vous hors du château, jusqu'à la voiture de madame, qui l'y attendra. Vous y prendrez place avec le chevalier, la voiture vous conduira jusqu'à la porte Angélique, que vous vous ferez ouvrir, par mon ordre, et quand la voiture aura franchi les murs sans accident, alors seulement, vous la laisserez suivre son chemin, et irez vous reposer... Le reste me regarde. Vous m'avez bien compris?

SPOLETTA. — Oui, Excellence!

SCARPIA. — Les fusils?...

Scarpia : « *Etes-vous satisfaite?...* »

SPOLETTA. — Je les chargerai moi-même. Dois-je procéder immédiatement?...

SCARPIA. — Non pas!... Laissez le chevalier en chapelle et attendez.

FLORIA, à mi-voix. — Je veux le voir, et lui dire moi-même ce qui est convenu.

SCARPIA. — Très bien!... (A Spoletta.) Madame est libre. Elle peut circuler dans le château et en sortir à son gré. Postez un homme au bas de l'escalier. Il conduira madame à la chapelle. C'est seulement après son entretien avec Cavaradossi et tandis qu'elle regagnera sa voiture, que vous procéderez à l'exécution comme je l'ai dit...

SPOLETTA. — C'est entendu, Excellence.

SCARPIA. — Allez... N'oubliez rien, et qu'on me laisse seul jusqu'à ce que j'appelle.

Spoletta salue et sort, fermant la porte dont Scarpia tire le verrou.

Scène V

SCARPIA, FLORIA

Au bruit de la porte fermée et du verrou tiré, Floria tressaille et se lève en chancelant.

SCARPIA, redescendant. — Est-ce bien cela?

FLORIA, faiblement et toute tremblante. — Non!...

SCARPIA. — Quoi de plus?...

FLORIA, de même, avec effort. — Je veux un sauf-conduit qui, après la sortie de Rome, m'assure celle des Etats-Romains...

SCARPIA. — C'est juste. — (Il va au secrétaire où il écrit debout. Floria, lentement, va à la table où elle prend d'une main tremblante le verre de vin d'Espagne versé par Scarpia. Dans ce mouvement, et quand elle a déjà porté le verre à ses lèvres, elle aperçoit sur la table le couteau à découper à lame pointue, s'arrête, jette un coup d'œil à Scarpia qui lui tourne le dos en écrivant, et, attentive à ne pas être surprise dans ses mouvements, repose le verre lentement, attire le couteau à sa portée. Cependant, Scarpia lit tout haut ce qu'il écrit.) *Ordre à tous de laisser sortir librement de la ville de Rome et des Etats-Romains la signora Tosca et le cavalier qui l'accompagne. — Vitellio Scarpia, régent de la police romaine.* (Il revient à elle. Elle a repris le verre qu'elle vide d'un trait.) Etes-vous satisfaite?

Il lui passe le papier qu'elle lit debout, lui étant derrière elle, et tout près d'elle.

FLORIA, après avoir feint de lire, reposant le verre, ce qui rapproche sa main du couteau. — Oui... C'est bien.

SCARPIA. — Alors... ce qui m'est dû!...

Il l'enlace d'un bras, et baise ardemment son épaule nue.

FLORIA, frappant, avec le couteau, Scarpia en pleine poitrine. — Le voilà!...

SCARPIA. — Ah! maudite!

Il tombe au pied du canapé.

FLORIA, avec une joie et un rire féroces. — Enfin!... C'est fait!... Enfin!... Enfin!... Ah! c'est fait!...

SCARPIA, se cramponnant au bras du canapé. — A moi!... Je suis mort!...

FLORIA. — J'y compte bien!... Ah! bourreau! Tu m'auras torturée pendant toute une nuit, et je n'aurais pas mon tour?... (Elle se penche sur lui, les yeux dans les yeux.) Regarde-moi bien, bandit!... me repaître de ton agonie, et meurs de la main d'une femme,... lâche! Meurs, bête féroce, meurs désespéré, enragé!... Meurs!... Meurs!... Meurs!...

SCARPIA, s'efforçant de se soulever. — Au secours!... A moi!...

FLORIA, remontant vers la porte où elle écoute. — Crie! Le sang t'étouffe! On ne t'entendra pas!... (Sur ces mots, elle remonte à la porte où elle écoute sans perdre de vue Scarpia et pose de sa main gauche le couteau sur le petit meuble. Scarpia, par un dernier effort, se redresse, presque debout et fait en trébuchant quelques pas en avant, dos au public. Il arrive devant Floria. Celle-ci reprend le couteau et rejette le bras en arrière, prête à frapper. Ils se regardent ainsi une seconde, lui, suffoquant, elle, menaçante. Enfin, après un effort inutile, il recule et retombe sur le canapé, de dos, en poussant un gémissement sourd, et de là glisse à terre, la tête au public, entre le canapé et la table. Elle repose le couteau sur le meuble, froidement.) A la bonne heure!... (Elle s'approche de la table et fait glisser le candélabre pour éclairer le visage de Scarpia qui expire,) A présent, je te tiens quitte!... (Calme, sans le quitter des yeux, elle prend une carafe et mouille une serviette avec laquelle elle essuie ses mains et une tache de sang sur sa robe ; tord la serviette et la jette du côté de l'alcôve. Elle tourne autour de la table et va à la glace qui est sur la console et rajuste ses cheveux devant la glace, puis se retourne vers le cadavre de Scarpia.) Et c'est devant ça que tremblait toute une ville! (Roulement de tambour lointain. Trompettes sonnant la diane. Tressaillant.) La diane!... Le jour!... déjà?... (Elle remonte entre la table et le mort et souffle

les bougies du candélabre posé sur la table.) Et le sauf-conduit!... Qu'ai-je fait du sauf-conduit?...

Elle le cherche sur la table, regarde autour d'elle, puis l'aperçoit dans la main crispée de Scarpia, se penche sur lui, l'arrache en laissant retomber le bras et glisse le sauf-conduit dans son sein. Nouveau roulement de tambour plus rapproché. Elle va pour sortir, puis apercevant les flambeaux allumés, va pour les éteindre, mais se ravise, prend de chaque main un flambeau et vient lentement poser celui qu'elle tient dans sa main gauche à gauche de Scarpia, passe devant le cadavre, en tournant le dos au public, et place l'autre à la droite du mort. Regarde autour d'elle en se dirigeant vers la porte, aperçoit le crucifix sur le prie-Dieu, va le décrocher, le prend lentement par le pied, présentant la tête du Christ face au public, s'agenouille devant Scarpia et place le crucifix sur sa poitrine. Au même instant, troisième roulement de tambour dans la citadelle. Floria se relève et gagne la porte du fond, tire le verrou et entre-bâille le battant. L'antichambre est noire. Elle écoute en avançant la tête, puis, en se faufilant doucement, disparaît dehors.

RIDEAU

ACTE V

PREMIER TABLEAU

La chapelle des condamnés à mort au château Saint-Ange. Fenêtre grillée au fond. Retable à droite. Porte à gauche. Banc au fond.

Scène première

MARIO, SPOLETTA, UN GUICHETIER, UN AIDE, UN SERGENT, DEUX CARABINIERS

SPOLETTA, entre et s'approche de Mario enveloppé dans son manteau et endormi sur le banc. Il le secoue doucement. — Chevalier!... Chevalier!...

MARIO, se réveillant en sursaut. — Hein?... Plaît-il?... Ah! c'est vous, capitaine... Je dormais si bien... Le moment est-il venu?... Et ne me réveillez-vous d'un si bon sommeil que pour m'en faire connaître un autre plus profond?...

SPOLETTA, désignant la porte qui est restée entr'ouverte. — Non, monsieur, c'est quelqu'un qui voudrait...

MARIO. — Oh! si celui-là est encore un de ces moines blancs qui veulent à tout prix me faire implorer la miséricorde de Dieu, pour avoir tenté de sauver Angelotti, je m'y refuse énergiquement. Je vous en prie, capitaine, épargnez-moi leurs instances inutiles et leurs chants lugubres. La mort est assez fâcheuse par elle-même sans qu'on l'attriste encore par de telles cérémonies.

Il s'étend de nouveau pour se rendormir.

SPOLETTA. — Les moines blancs sont partis, monsieur, sur l'ordre de Son Excellence, et pour une raison que vous saurez tout à l'heure. Ce n'est pas d'eux qu'il s'agit, mais d'une personne que vous verrez sans doute avec plus de plaisir.

MARIO, vivement, se redressant. — Floria?

SPOLETTA. — Oui, monsieur!

MARIO, se tournant vers la porte. — Oh! qu'elle vienne... Où est-elle?... Floria!... Ma chérie... Mon amour!... Mais viens donc... Viens donc!

Sur un signe de Spoletta, le guichetier ouvre la porte à Floria.

Scène II

LES MÊMES, FLORIA

FLORIA, courant à lui, et, agenouillée, le prenant dans ses bras. — Tu m'as donc pardonné?

MARIO. — Oh! ma chère âme! C'est à toi de me pardonner un mouvement de colère bien injuste, bien ingrat, que je me suis assez reproché. Et au moment de nous dire adieu...

FLORIA, bas à son oreille, après un regard aux personnages qui, sur l'ordre muet de Spoletta, gagnent la porte. — Non!... Non!... Pas adieu!...

MARIO. — Comment?

FLORIA. — Tais-toi! Attends... Attends qu'ils sortent. (En rapprochant son visage de celui de Mario, elle frôle le front de celui-ci qui n'est pas maître d'un petit mouvement de douleur. Vivement.) Tu souffres?...

MARIO, prenant sa main qu'il porte à ses lèvres. — Un peu, oui.

FLORIA. — Ah! mon amour, je vais pouvoir te soigner, te guérir... Dans quelques instants, nous serons loin de cette horrible ville, et de tout péril! (Les voyant tous sortis, sauf Spoletta.) J'ai ta grâce!

MARIO. — Ma grâce?

FLORIA. — Entière!...

MARIO. — De Scarpia?

FLORIA. — De Scarpia! N'est-ce pas, capitaine, n'est-ce pas qu'il est sauvé?

SPOLETTA. — Son Excellence, monsieur, m'a effectivement donné des ordres qui confirment tout ce que dit madame.

FLORIA. — Tu vois!...

MARIO, à Spoletta. — Et quels ordres?

FLORIA. — On doit faire semblant de te fusiller, pour l'apparence, tu comprends. Mais les fusils ne seront chargés qu'à poudre, à poudre seulement, et, pour plus de sûreté, c'est le capitaine qui doit les charger lui-même. N'est-ce pas, capitaine? Dites-le-lui bien; dites-le, il a l'air de ne pas me croire.

SPOLETTA. — Chargés de ma propre main, monsieur. C'est l'ordre formel de Son Excellence...

FLORIA. — Tu vois bien! Le capitaine te le dit! Alors, on te conduit sur la plate-forme, sans témoins... Les soldats tirent... tu tombes comme s'ils t'avaient tué. Le capitaine congédie ses hommes; les portes du château nous sont ouvertes; nous montons dans ma voiture et nous partons ensemble pour aller où nous voudrons... et libres, libres!... Quel bonheur!

MARIO. — Est-ce possible?

FLORIA. — Tiens, le sauf-conduit (Elle le lui donne.) qui nous ouvre les portes du château, de la ville, et qui nous assure le passage jusqu'à la frontière.

MARIO. — A toi?

FLORIA. — Et à toi? Lis donc: *La signora Tosca et le cavalier qui l'accompagne.*

MARIO. — En effet. Et signé Scarpia?

FLORIA. — Tu vois bien!

SPOLETTA. — Et si vous m'en croyez, monsieur, vous avez tout intérêt à ne pas attendre le grand jour. Plus tôt nous agirons, mieux cela vaudra.

FLORIA, vivement. — Ah! je crois bien! Vite, vite, capitaine, tout de suite!

SPOLETTA, à Mario. — Mes hommes sont déjà sur la plate-forme. J'ai mis les fusils en lieu sûr. Je vais m'assurer que la place est déserte et je reviens vous prendre.

FLORIA. — Oui, oui, c'est cela, capitaine, allez vite!... Ah! que je vous suis reconnaissante!

Spoletta sort.

Scène III

FLORIA, MARIO

MARIO, dès que Spoletta est sorti, il saisit violemment la main de Tosca. — Malheureuse! De quel prix as-tu payé mon salut?

FLORIA. — D'un coup de couteau!

MARIO. — Tu l'as tué?

FLORIA. — Ah! si je l'ai tué! (Avec une joie sauvage.) Oh! ça, oui, je l'ai bien tué!

MARIO. — Et tu es là? Mais on va découvrir ce mort, tu es perdue.

FLORIA. — Non, mon Mario, non, je ne suis pas

perdue. Devant moi il a donné l'ordre qu'on le laissât reposer... Il repose!... Personne ne s'étonnera qu'ayant veillé toute la nuit il dorme jusqu'à l'heure du repas, midi, une heure. Nous avons donc six ou sept heures devant nous, quatre au pis aller. Et, dans quatre heures, nous serons à Civita-Vecchia où nous trouverons un navire en partance, un bateau, une barque?... Avant qu'on ait découvert ce mort nous serons loin, bien loin, hors d'atteinte, en pleine mer!...

MARIO. — Ah! vaillante femme. Tu es bien une Romaine... Une vraie Romaine d'autrefois!

Scène IV

LES MÊMES, SPOLETTA, SOLDATS, au fond, dans le vestibule.

SPOLETTA, entrant. — Vous êtes prêt, monsieur?

FLORIA, joyeusement. — Oui, capitaine. Oui!... (Elle aperçoit les soldats et change de ton.) Oui, nous sommes prêts. (Bas à Spoletta, en tenant Mario serré dans ses bras, pour les soldats, témoins, comme si elle lui faisait ses derniers adieux.) Ne puis-je pas vous accompagner?

SPOLETTA, bas. — Oh! non, madame. Il vaut mieux ne pas vous montrer, et ne venir là qu'après les coups de feu.

FLORIA, de même. — De ce côté, n'est-ce pas, la plate-forme?

SPOLETTA, de même. — De ce côté! Vingt marches à monter.

FLORIA, de même. — Bien! Ne me faites pas trop attendre.

SPOLETTA, de même. — C'est l'affaire de cinq minutes au plus!... (Haut à Mario.) Allons, monsieur.

FLORIA, dans les bras de Mario. — Joue bien ton rôle... Tombe sur le coup... Et fais bien le mort.

MARIO. — Sois tranquille.

FLORIA. — Va, va vite!... Nous aurons le temps de nous embrasser en route!...

SPOLETTA, aux soldats. — Portez armes.

Ils sortent avec Mario. Tous disparaissent.

Scène V

FLORIA, seule.

FLORIA, après un silence d'un moment. — Sûrement, avec les chevaux de poste que nous trouverons sur la route, nous pouvons être à Civita-Vecchia dans quatre heures!... Ah! Dieu! quand je verrai les côtes d'Italie s'effacer au loin! Quelle délivrance!... (Silence.) Ah! je les entends marcher là-haut, sur la plate-forme... Ils s'arrêtent... C'est le moment... Pourvu, maintenant, que l'on ne s'avise pas de réveiller l'autre, pour quelque affaire!... (Silence.) Eh bien, qu'est-ce qu'ils attendent?... Cela devrait être fait déjà... Un retard peut tout perdre!... Et puis, c'est odieux cette attente!... Cela serre le cœur... J'ai beau savoir que ce n'est qu'un jeu... la pensée qu'on va tirer sur lui!... Ah! mon Dieu! Mais allez donc, allez donc! Finissez donc!... (Détonations. Elle pousse un cri d'effroi involontaire.) Ah!... Je suis folle... C'est fait!... Allons, maintenant... Ah! son manteau que j'oubliais!

Elle prend le manteau et sort vivement par la gauche.

DEUXIÈME TABLEAU

La plate-forme du château Saint-Ange. Au fond, le parapet et les canons. Et, en perspective, la ville, entre le Colysée et le dôme de Saint-Pierre, éclairée par le soleil levant. Au premier plan, à droite, un grand mur montant jusqu'aux frises. A gauche, une grande échauguette qui sert de couronnement à un escalier praticable par où l'on vient de l'étage inférieur. Au deuxième plan, passage praticable entre l'échauguette et le parapet. Il fait à peine jour au lever du rideau, et la scène va s'éclairant de plus en plus.

Scène unique

SPOLETTA, MARIO, SOLDATS, FLORIA

Mario est étendu, immobile, à droite de la scène, en avant du grand mur. Les soldats sont à gauche, au fond, entre le parapet et l'échauguette. Spoletta, penché sur Mario, dont la tête est tournée du côté du mur. Un sergent, une lanterne à la main, attend.

SPOLETTA, après un temps, se relevant, aux soldats. — C'est inutile... Vous pouvez vous retirer.

Le sergent remonte et sort avec les hommes par la droite.

FLORIA, paraît sur le seuil de l'échauguette, le manteau sur le bras. — C'est bien cela... C'est la plate-forme!... (L'apercevant.) Ah! c'est vous, capitaine... vos hommes sont partis?

SPOLETTA. — A l'instant.

FLORIA. — Où est-il?

SPOLETTA. — Là.

FLORIA. — Ah bien! Voyez si le chemin est libre!... (Spoletta sort par la gauche. Elle va à Mario.) C'est moi... Ne bouge pas!... Un soldat qui passe.... Attends!... (Elle suit des yeux le soldat.) Bien!... Il s'éloigne... (Elle redescend. Le sergent entre précédant deux soldats portant un brancard et deux autres ayant des lanternes. Vivement.) Reste encore... voici des lumières!... Ah! mon Dieu!... Et ce capitaine qui n'est plus là! (Aux soldats qui sont arrêtés au milieu.) Où allez-vous?... Que voulez-vous?

LE SERGENT. — Enlever le corps.

FLORIA, effrayée, lui barrant le passage. — On ne l'enlève pas! Il est à moi!... Scarpia me l'a donné!... Le capitaine ne vous a donc rien dit?...

LE SERGENT. — Rien!

FLORIA. — Appelez-le... Trouvez-le... Il doit être de ce côté. (Elle désigne la gauche, puis s'adresse à Mario, mais les yeux toujours dirigés vers les soldats.) Reste encore... Ils pourraient te voir. Attends qu'ils aient tourné le mur... Là... bien, les voici qui disparaissent... le dernier... maintenant... bien... Tiens, voilà le manteau. (Elle le lui jette, surveillant à gauche.) Jette-le sur tes épaules et lève-toi!... Vite à présent!... Vite!... vite donc! (Elle se retourne et le voit immobile.) Mais lève-toi donc!... Tu ne m'entends donc pas?... Mario!... Mario!... (Effrayée, elle court à lui.) Evanoui?... Mario?... (Elle retourne vivement le corps, la tête de Mario apparaît livide et son bras fouettant

l'air vient retomber sur le sol avec un bruit mat.) Du sang!... Mort!... Mon Mario!... Tué!... Tué!... Ils me l'ont tué!... (Spoletta reparaît avec Schiarrone, le sergent et des soldats. Elle s'élance vers lui.) Assassin!... Assassin qui devais le sauver!

SPOLETTA. — Vous le faire croire et le fusiller, comme Palmieri: c'était l'ordre du maître!...

FLORIA. — Ah! le tigre!... Et je ne peux plus le tuer! (Mouvement de tous.)

SPOLETTA, SCHIARRONE et UN OFFICIER. — Le tuer?

FLORIA. — Oui, je l'ai tué, votre Scarpia!... Tué, tué, entendez-vous? D'un coup de couteau dans le cœur, et je voudrais encore l'y plonger et l'y tordre!... Ah! vous fusillez... Moi, j'égorge! (Deux hommes, sur un geste de Spoletta s'élancent par la gauche.) Oui, allez... allez voir ce que j'ai fait de ce monstre... dont le cadavre assassine encore...

Elle s'agenouille auprès de Mario et le tient embrassé.

SCHIARRONE, voulant s'élancer sur Floria. — Misérable femme!...

SPOLETTA, l'arrêtant. — Eh! Ne vois-tu pas que la douleur trouble sa cervelle et qu'elle nous conte ses rêveries!

SCHIARRONE. — Et si elle l'a tué, pourtant?

SPOLETTA. — Elle le payera trop peu de sa vie.

FLORIA, se relevant. — Prends-la donc!... Que je n'aie plus l'horreur de vous voir, bandits qui faites de telles choses,... peuple pourri qui les acceptes,... soleil infâme qui les éclaires!...

Voix confuses. Cris dehors. Roulement de tambours.

SPOLETTA, vivement. — Eh bien?

UN OFFICIER. — C'est vrai!

TOUS. — Oh!

SPOLETTA. — Frappé?

L'OFFICIER. — Mort!

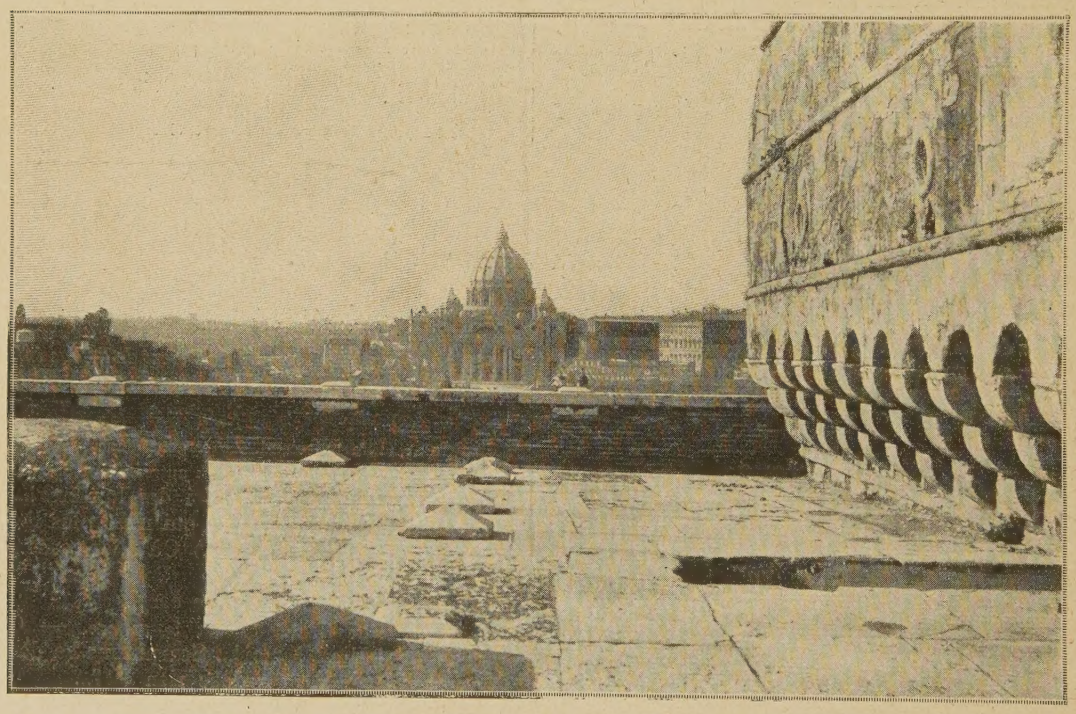
Cris de colère.

SPOLETTA, à Floria qui, pendant ce temps, est allée au parapet. — Ah! Démon!... je t'enverrai rejoindre ton amant!

FLORIA, debout sur le parapet. — J'y vais, canailles!

Elle se jette dans le vide. Spoletta, Schiarrone, et tous les soldats, s'élancent vers le parapet.

RIDEAU



La plate-forme du château Saint-Ange.

The play *la Tosca* is entered according to act of Congress in the year 1909, by the late V. Sardou's heirs, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

Bernhardt devait pouvoir emporter en poche et jouer, elle toute seule ; j'entends par là que les personnages chargés de lui donner la réplique devaient être réduits au plus strict minimum, et que leurs rôles devaient être de ceux dont le premier venu se peut tirer à l'aide d'un à peu près honorable.

» Il fallait encore s'arranger de façon que Mme Sarah Bernhardt, étant en scène, ne se fatiguât pas outre mesure. Le rôle de Théodora avait été écrasant pour elle, bien qu'elle n'en jouât que les principales scènes et qu'elle expédiât les autres, comme on fait des seigneurs de moindre importance. Il était essentiel de lui ménager cette fois un rôle où elle n'eût à donner que quelques éclats de voix, où la pantomime eût une grande part ; car elle excelle dans la pantomime.

» Il résultait de là qu'il fallait imaginer une action d'où fussent bannis tous les développements psychologiques, qui mettent en jeu les longues conversations, les monologues, les tirades, toutes superfluités qui, outre qu'elles sont épuisantes pour l'actrice, n'auraient peut-être pas l'heur de plaire aux Yankees non plus qu'à des Malais ou à des Cochinchinois. Des faits, rien que des faits et de gros faits, qui crèvent les yeux et qui émeuvent la sensibilité physique.

» Ce n'est pas tout, ces publics internationaux sont fous de beaux spectacles. Il fallait donc que cette action, pour rapide et brutale qu'elle fût, servît de prétexte à de luxueuses mises en scène, et qu'elles ne fussent pourtant pas assez essentielles au drame pour qu'il ne fût pas possible, le cas échéant, de les supprimer ou de les raccourcir ou de les modifier.

» Il fallait enfin (et ce n'était pas le plus facile de la besogne) que cette pièce, en même temps qu'elle répondait à des exigences si diverses, pût encore faire illusion à des Parisiens, et contenter même les plus délicats par de certains coins où se trahirait discrètement la main de l'artiste. C'était, en effet, une nécessité pour *la Tosca* de réussir à Paris, si l'on voulait qu'elle triomphât à New-York et à Valparaiso. Il fallait donc avoir l'air, tout en écrivant pour les foules des deux mondes, de n'avoir songé qu'aux Parisiens, afin de ne pas les renvoyer de mauvaise humeur.

» Quand je vous disais que les données du problème étaient nombreuses, complexes et difficiles ! Dumas lui-même, et je ne sais pas plus habile homme de théâtre et de plus expert aux choses du métier, Dumas ne fut pas venu à bout de le résoudre. Il est vrai qu'il ne se le serait pas posé. M. Victorien Sardou s'en est tiré avec une aisance admirable, ainsi que vous l'allez voir. »

Il faut bien remarquer ici que Sarcey ne reproche en somme pas à Sardou de n'avoir pas fait œuvre d'art ; il laisse plutôt percer quelque agacement d'une maîtrise si imperturbablement sûre de soi. Trop de métier dans cet art ! eût dit Mendès, mais Mendès, à cette époque, n'avait pas encore fait profession de critique, et il eût été trop facile de lui répondre qu'il y avait au contraire beaucoup d'art dans ce métier.

Cet art et ce métier ne furent pris en défaut qu'un instant, et seulement le soir de la répétition générale et à cause d'une erreur de maquillage de l'artiste chargé du rôle du peintre Cavaradossi : au troisième acte, tandis qu'en scène le préfet de police Scarpia questionne la Tosca pour lui faire révéler la cachette d'un proscrit, le bourreau, dans la coulisse, supplicie son amant ; à chaque refus de parler de la Tosca, des griffes d'acier pénètrent plus avant dans la nuque et dans les tempes de son ami dont on perçoit les râles ; c'est une effroyable torture morale qui était rendue apparente par la mimique extraordinaire de Mme Sarah Bernhardt et qui se doublait de la torture physique que l'on sentait infligée, dans la coulisse, à l'héroïque Mario. Aussi, quand la Tosca, n'y tenant plus, eut crié aux bourreaux l'aveu de délivrance et qu'on vit reparaître Mario défaillant, les yeux chavirés, les tempes étoilées de trous sanglants, ce fut dans la salle un cri d'épouvante et d'horreur. Et, dès la représentation du lendemain, l'apparition de ce malheureux fut mieux mesurée.

Ce qui n'empêcha point M. Jules Lemaître d'écrire le lundi suivant dans son feuilleton des *Débats :*

« Le cas de M. Sardou devient assez singulier. A force de se complaire et d'exceller dans les ingénieuses et surprenantes combinaisons des faits, il a fini par ne plus sentir combien est intéressante la matière même de ces faits (l'âme humaine, les passions, les sentiments, les caractères, les mœurs), et par la mettre presque en oubli. Il en est venu à n'être plus sensible qu'aux sentiments et aux douleurs d'une violence exceptionnelle. Et, en même temps, il éprouvait peut-être un orgueil de créateur, de démiurge, à inventer, à machiner, après Dieu, des concours de circonstances si atroces et si douloureux, que Dieu n'a pu les vouloir ni les prévoir. Enfin, tout lui étant devenu fade, il en est maintenant aux scènes de boucherie et d'abattoir ; et, en effet, rien n'est plus tragique que la chair arrachée et coupée, et que la mort sanglante. Mais aussi, c'est si affreux que le drame en tombe dans l'aphasie. On parle de décadence littéraire ; mais quel décadent que cet académicien ! Est-ce l'âme de Zim-Zizimi qui commence à sourdre en lui sous le masque de Bonaparte ? Le voilà pris d'un tel besoin de sensations brutales qu'il ramène peu à peu le théâtre aux spectacles du cirque romain ou bysantin, aux mortels combats de gladiateurs. M. Sardou a soif de sang. C'est le Caligula du drame. »

M. Jules Lemaître semblait avoir oublié, en écrivant ces lignes, que Sophocle contraignit jadis Œdipe à se crever les yeux avec une boucle, au fond de son palais, et à reparaître en public les joues ruisselantes de larmes de sang, et aussi que Shakespeare poussa Cornouailles à arracher de l'ongle un des yeux de Glocester et à lui écraser l'autre à coups de talon. Ce sont là, certes, des scènes « d'abattoir et de boucherie » et, qui pis est, non indispensables au développement des deux tragédies qu'elles ensanglantent, tandis que la scène de la torture est, dans *la Tosca*, le centre même de l'action. Pourtant il n'est pas un lettré qui ne considère *Œdipe-Roi* et *le Roi Lear* comme des chefs-d'œuvre...

C'est ce que, sans vouloir établir de comparaisons, Victorien Sardou put répliquer, avec beaucoup d'autres raisonnements excellents. Il ne s'en fit point faute, car il était vif, chatouilleux et combatif, et par voie d'articles et d'interviews il cribla la critique de traits furieusement acérés.

La critique, en effet, si violemment remuée par ce spectacle, et voyant le public tour à tour rire, haleter, pleurer, avait jugé que *la Tosca* était une œuvre seulement composée pour la scène et de la valeur littéraire de laquelle son auteur lui-même s'était assez peu soucié. Or, maintenant qu'elle est, pour la première fois, publiée, il est aisé de se rendre compte de ceci : cette pièce garde, à la lecture, toute sa valeur. Comme à la scène elle intéresse, elle émeut, elle angoisse ; elle a la beauté des œuvres absolument et parfaitement adaptées au but pour lequel elles furent créées.

***

Quand Mme Sarah Bernhardt, avec la robe à fleurs, le large chapeau, la haute canne de la Tosca, apparut aux Parisiens dans l'église de Saint-Andréa, le 24 novembre 1887, elle revenait — encore ou déjà, comme l'on voudra — d'une grande tournée en Amérique et il y avait de longs mois qu'on ne l'avait, sur nos scènes, ni vue ni entendue.

Dès son premier sourire comme dès ses premiers sanglots, dès ses premiers mots, dès ses premiers gestes, elle ravit, émut, enthousiasma son public qui retrouvait sa grande Sarah telle qu'il l'avait vue partir, et peut-être avec une plus grande variété, une plus sûre plénitude de moyens d'expressions. Telle fut, en 1887, l'opinion générale des critiques, extasiés de tant de juvénilité et de force persistantes.

Après la représentation du 8 mai 1909 les critiques, tous ou presque tous nouveaux, ont pu — et tel est le vivant et perpétuel miracle de Sarah Bernhardt — rééditer, exactement, dans les mêmes termes, la même opinion.

Gaston Sorbets.

TABLE

des pièces publiées par L'ILLUSTRATION

depuis le 1er Janvier 1908

En 1908 :

L'Autre, de MM. Paul et Victor Margueritte (Comédie-Française).
L'Eventail, de MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet (Gymnase).
La Belle au bois dormant, de MM. Jean Richepin et Henri Cain (Théâtre Sarah-Bernhardt).
L'Apprentie, de M. Gustave Geffroy (Odéon).
Le Grand Soir, de M. Leopold Kampf (théâtre des Arts).
Les Deux Hommes, de M. Alfred Capus (Comédie-Française).
Samson, de M. Henry Bernstein (Renaissance).
L'Affaire des Poisons, de M. Victorien Sardou (Porte-Saint-Martin).
Ramuntcho, de M. Pierre Loti (Odéon).
Un Divorce, de MM. Paul Bourget et André Cury (Vaudeville).
Qui perd gagne, de M. Pierre Veber (Théâtre Réjane).
La Femme nue, de M. Henry Bataille (Renaissance).
L'Alibi, de M. Gabriel Trarieux (Odéon).
Simone, de M. Brieux (Comédie-Française).
Le Scandale de Monte-Carlo, de M. Sacha Guitry (Gymnase).
Chérubin, de M. Francis de Croisset (Théâtre Femina).
Amoureuse, de M. Georges de Porto-Riche (Comédie-Française).
L'Ecran brisé, de M. Henry Bordeaux (Comédie-Française).
Fédora, de M. Victorien Sardou (Vaudeville).
Les Jumeaux de Brighton, de M. Tristan Bernard (Théâtre Femina).
La Maison en ordre, de M. Arthur W. Pinero (Vaudeville).
Parmi les pierres, de M. Hermann Sudermann (Odéon).
Le Bon Roi Dagobert, de M. André Rivoire (Comédie-Française).
Le Roi, de MM. G.-A. de Caillavet, R. de Flers et Emmanuel Arène (Variétés).
L'Oreille fendue, de M. Lucien Népoty (Théâtre Antoine).
L'Emigré, de M. Paul Bourget (Renaissance).
Israël, de M. Henry Bernstein (Théâtre Réjane).
Le Foyer, de MM. Octave Mirbeau et Thadée Natanson (Comédie-Française).
La Patronne, de M. Maurice Donnay (Vaudeville).
Le Passe-Partout, de M. Georges Thurner (Gymnase).

En 1909 :

Pylade, de M. Louis Legendre (Odéon).
Le Poulailler, de M. Tristan Bernard (Théâtre Michel).
Les Vainqueurs, de M. Emile Fabre (Théâtre Antoine).
La Course du flambeau, de M. Paul Hervieu (Théâtre Réjane).
Le Masque et le Bandeau, de M. Albert Flament (Comédie-Française).
Les Grands, de MM. Pierre Veber et Serge Basset (Odéon).
L'Oiseau blessé, de M. Alfred Capus (Renaissance).
Le Lys, de MM. Pierre Wolff et Gaston Leroux (Vaudeville).
Trains de Luxe, de M. Abel Hermant (Théâtre Réjane).
La Furie, de M. Jules Bois (Comédie-Française).
La Route d'Emeraude, de M. Jean Richepin (Vaudeville).
Arsène Lupin, de MM. Francis de Croisset et Maurice Leblanc (Athénée).
La Clairière, de MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves (Théâtre Antoine).
Beethoven, de M. René Fauchois (Odéon).
La Fille de Pilate, de M. René Fauchois (théâtre des Arts).
L'Impératrice, de M. Catulle Mendès (Théâtre Réjane).
L'Ane de Buridan, de MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet (Gymnase).
Connais-toi, de M. Paul Hervieu (Comédie-Française).
La Tosca, de M. Victorien Sardou (Théâtre Sarah-Bernhardt).

Le Directeur : René Baschet.

Imprimerie de *L'Illustration*, 13-15, rue Saint-Georges, Paris (9e).
L'Imprimeur-Gérant : A. Chatenet.